

# LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

## SOMMAIRE

	Page
PIERRE EMMANUEL .....	Panorama de la Poésie..... 1
HASSAN FATHY .....	Le Pays d'Utopie ..... 8
JULIEN BENDA.....	Une Epidémie Moderne ..... 36
IBN AD-DAYA .....	Le livre de la Compensation et de la Bonne Fin ..... 39

### LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

ALEXANDRE PAPADOPOULO ...	Le Temps de Souffrir ..... 63
	Prose Inutile ..... 67

### LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

PIERRE DESCAVES .....	Week-End à Zuydcoote ..... 71
	Henri Bazin, romancier "noir" ..... 76
JEAN-LOUIS BRUCH.....	Situations III ..... 80

### LES ARTS — LA MUSIQUE

JEAN-JACQUES BERNARD.....	La santé du Théâtre ..... 85
---------------------------	------------------------------

rdc

ÉGYPTE : 15 PIASTRES

# *La Revue du Caire*

LE PLUS IMPORTANTE REVUE

DE LANGUE FRANÇAISE AU MOYEN-ORIENT



*Au service des Échanges Culturels entre l'Orient  
et l'Occident*



## **NOTRE PROGRAMME :**

\* FAIRE CONNAITRE AU PUBLIC INTERNATIONAL LES PRINCIPALES OEUVRES CONTEMPORAINES OU CLASSIQUES DE LANGUE ARABE.

\* *Tenir les intellectuels d'Europe au courant des tendances importantes et des problèmes culturels qui préoccupent l'élite intellectuelle d'Orient.*

\* PUBLIER TOUTES LES CONTRIBUTIONS IMPORTANTES A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE ET DE LA CIVILISATION ORIENTALES, QU'ELLES SOIENT DUES A DES SPÉCIALISTES D'EUROPE OU D'ÉGYPTE ET D'ORIENT.

\* *Permettre aux écrivains d'Égypte de langue française de s'exprimer et d'être appréciés dans le monde.*

\* TENIR LES MILIEUX CULTIVÉS D'ÉGYPTE ET D'ORIENT AU COURANT DES TENDANCES INTELLECTUELLES ET DES PRINCIPALES RÉALISATIONS ARTISTIQUES D'OCCIDENT.

# **BANQUE MISR**

**S. A. E.**

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

---

**Siège Social : LE CAIRE**

**151, RUE MOHAMED BEY FARID (ex EMAD EL DINE)**

Téléphone No. 78295 et 78090

---

**Succursale à Alexandrie :**

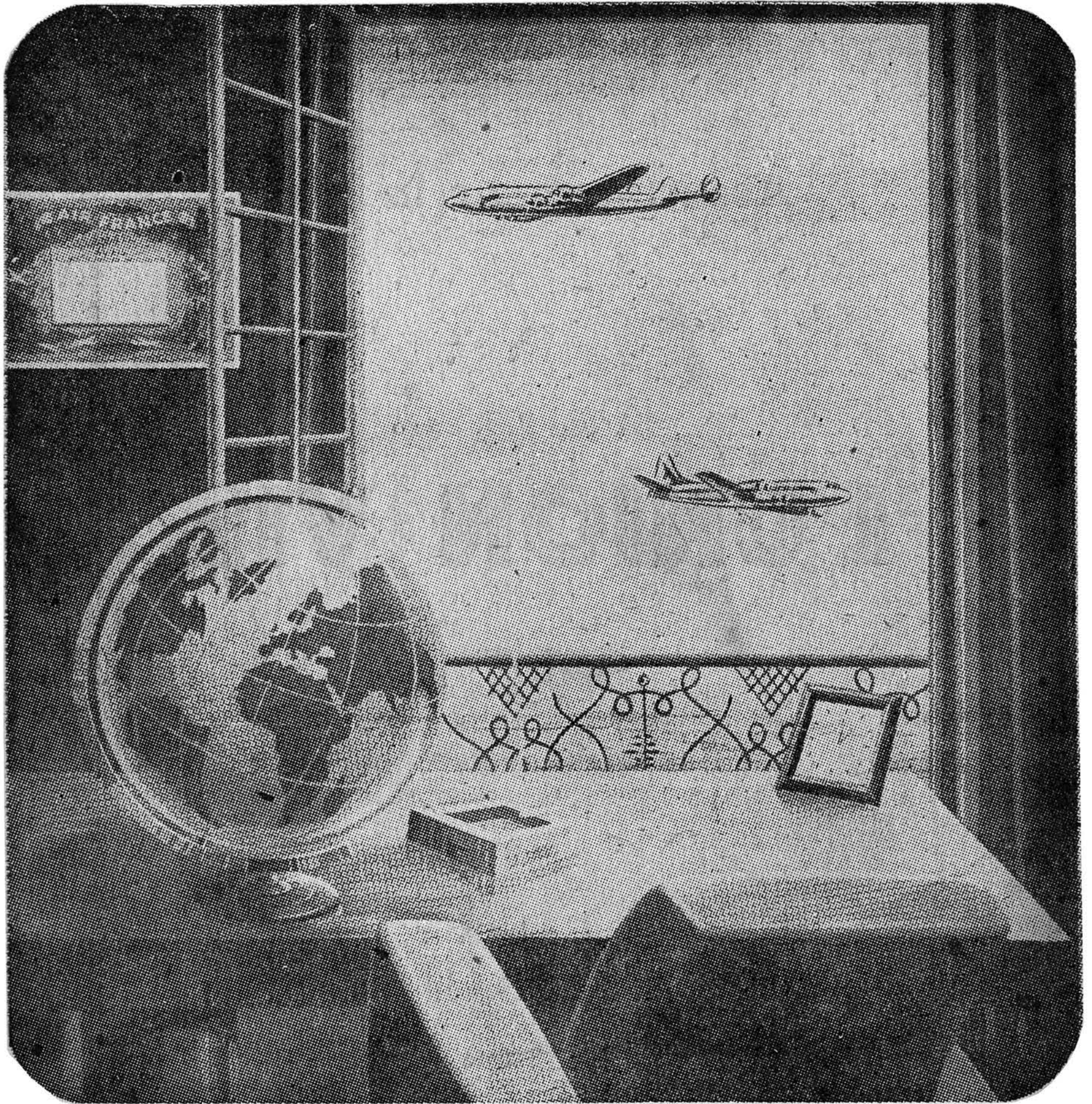
**19, Rue Talaat Harb Pacha**



**AGENCES DANS TOUTES LES VILLES  
IMPORTANTES ET PROVINCES D'ÉGYPTE.  
CORRESPONDANTS  
DANS LE MONDE ENTIER.**



**Toute Opération de Banque  
Location de Coffres Forts  
Caisse d'Épargne**



VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS  
UNE AMBIANCE AGRÉABLE GRACE AUX AVIONS



**AIR FRANCE**



*Direction régionale et Aérogare*

*- Midan Soliman Pacha Tél. 79913 - 14 - 15*

*Agences : Le Caire Imm. Sheppard's Tél. 45670 .  
- Alexandrie : 3, rue Fouad 1er -- Tél. 20941*

**ET TOUTE AGENCE DE VOYAGES RECONNUE**

# LA REVUE DU CAIRE

---

FONDÉE EN 1938  
VOL. XXIV No. 124

NOVEMBRE 1949

DIRECTEUR :  
*Alexandre Papadopoulos*

---

## PANORAMA DE LA POÉSIE

**L**e XXe. siècle sera-t-il en France le siècle de la poésie ?

Il s'ouvre sur deux noms prestigieux : Valéry et Claudel. Les *Cinq Grandes Odes* de Claudel sont écrites en 1907 : Valéry se fera connaître plus tard encore. Entre temps, Charles Péguy déroule ses vastes strophes monotones, faites pour la lecture à voix haute et presque la psalmodie. Apollinaire et Max Jacob sont les premiers poètes du monde absurde, tel que la guerre de 1914-1918 vient de le révéler.

L'après-guerre voit surgir le surréalisme : mystification, d'après les uns ; religion, d'après les autres. En tout cas, l'Ecole par excellence, avec sa discipline étrange, ses controverses obscures et passionnées. André Breton fascine toute une génération de jeunes, Eluard, Aragon, Grevel... Vingt années d'histoire, dans la littérature et l'art, sont dominées par cette Ecole. A côté d'elle, l'unanimité agonisante fait piètre figure, avec ses plats lieux communs, sa confiance naïve dans l'homme et le monde *unanime* qu'il va créer. La guerre montre assez clairement de quelle nature est ce monde unanime... Si l'exercice de la poésie n'ajoute rien aux mérites de Jules Romains ni de Duhamel — les chefs de file de l'unanimité — il nous fait connaître dans leur groupe un jeune poète qui deviendra l'un des plus grands, une fois reniée son œuvre de jeunesse : Pierre Jean Jouve.

Et depuis le surréalisme ? Aucune nouvelle école ne se fait jour : les excès, les brouilles retentissantes entre chefs, la stérile agitation de la mode remplaçant l'activité créatrice par l'invention scandaleuse et facile, ont dégoûté nombre de poètes, qui préfèrent la solitude à cette bruyante célébrité. Il faut attendre la seconde guerre mondiale, pour qu'une solidarité d'un autre ordre les unisse, fondée moins sur les théories littéraires que sur l'instinct moral : les poètes de la résistance n'ont souvent rien en commun, hormis les valeurs humaines élémentaires qu'ils défendent.

L'isolement favorise un art singulier : les grands poètes ne veulent plus devenir des maîtres, mais être eux-mêmes sans l'obstacle des doctrines et des interdits. violemment révolutionnaire, le surréalisme croyait jeter bas toutes les formes : elles reparaissent, renforcées par les attaques subies, identiques dans leurs lois générales mais vivifiées par des images neuves, dues au génie novateur d'une Ecole dont le grand mérite est d'avoir libéré l'imagination.

Un Cocteau, Protée infatigable, se fait le grand couturier de la poésie : il en met partout, dans le théâtre, la mode, les films ; partout, sauf dans le poème. Son arabesque élégante encadre toutes les pages de la vie mondaine, de 1925 à nos jours. Mais ce sorcier est inimitable, parce que son art ne tient à rien, qu'au charme dont il a le secret. C'est dans le silence, qu'ils fuient, que nous devons chercher les vrais poètes, préoccupés de *dire*, non de charmer.

L'*Anabase* de Saint-John Perse sonne étrangement dans la poésie d'entre les deux guerres. Une Asie mythique, plus primitive que celle de Claudel, inspire la méditation du poète sur l'histoire. Sa langue prophétique, savamment élaborée, d'un exotisme de grand voyageur et d'une précision d'archéologue, se tient dans les hauteurs du ton noble, comme ouvragée sur un

folio de rituel. Ancien diplomate, vivant depuis des années à Washington, Saint-John Perse a publié depuis la guerre plusieurs grands hymnes de la même veine, dont la splendeur baroque séduit le lettré plus peut-être que l'âme éprise de poésie.

Jules Supervielle : un autre voyageur. Ce poète des pampas et de l'océan n'est pas, comme Blaise Cendrars, un bourlingueur invétéré à travers le vaste monde. S'il a souvent passé les mers, ce n'est pas pour serrer d'une seule étreinte la terre entière sur son cœur. En vérité, c'est pour trouver sa raison d'être : et l'espace étroit de son âme, l'humble existence d'une fourmi, lui découvrent une aussi grande immensité que les continents et les astres. Tout est lié pour lui dans l'univers : il est à la fois perdu au sein de toute chose, et vivant au cœur de tout. Cette contradiction entre sa solitude et l'intimité des choses fait le fond de sa poésie : tendre et menacée par la mort, car les choses les plus aimées — et tout est digne d'amour — participent de la fragilité de notre destin même. D'où le désir de se prolonger par-delà la tombe, dans un meuble, un reflet de soleil, une herbe, un oiseau, ou simplement les mots quotidiens.

Même hantise de la mort chez Reverdy : rien ne dure, les poèmes les plus achevés sont ceux qui demeurent en suspens sur quelques mots, le moins de mots possible...

Il ne faut pas peser trop lourd sur la vie. Mais alors que Supervielle connaît l'amitié des choses, un écran se dresse toujours entre elles et Reverdy : quand il croit les saisir, elles sont ailleurs déjà. L'homme ne peut rien posséder, fût-ce lui-même : n'est-ce pas lui d'ailleurs qui fait écran entre le monde et son cœur ?

L'homme est le plus grand ennemi de l'homme : telle est la cruelle certitude qui meut Henry Michaux. Cet humoriste forcené, ce peintre de la nuit et des yeux de cauchemar qui la sondent, est le plus pitoyable des

hommes, parce qu'il sait à quel point il peut lui-même se faire souffrir. *Epreuves, Exorcismes* est peut-être l'un des livres significatifs de l'époque : le mal de chacun est exposé en tous, celui de tous en chacun. Et l'homme qui marche depuis deux cent mille ans, qui trébuche sur le moindre caillou, n'aura peur de rien s'il n'a peur de lui-même : il va. Il ne connaît point la force qui l'habite, mais il va.

Cet homme absurde, misérable et sublime, a trouvé en Pierre Jean Jouve son poète le plus lucide. Influencé par la psychanalyse, Pierre Jean Jouve a su la dépasser. Mais il continue de penser que le langage naît d'un conflit entre l'énergie inconsciente et l'esprit qui, né d'elle, se retourne contre elle pour la contraindre et lui donner forme. Toute notre histoire intérieure, celle des nations et de l'univers, s'explique de la sorte. Le rôle du poète est de maintenir l'équilibre entre déraison et raison, d'éviter la frénésie de l'une, la sclérose qui menace l'autre : et de les exprimer l'une dans l'autre, l'inconscient par la conscience, la conscience à travers l'inconscient.

L'ambition de Paul Eluard est la même, si ses postulats sont opposés. Jouve croit au mal originel : Eluard, que le mal vient d'une disposition erronée des hommes. Leur apprendre à voir, à sentir, est la tâche du poète. Si nous le voulions, tout serait merveille : par nature, l'homme est bon, l'univers appartient à l'homme. Emprisonnés dans l'abstraction qui nous isole, nous ne savons pas métamorphoser l'instant, faire du monde ce qu'il est : une luxuriance d'images. Aimer est la grande affaire de chacun : aimer, c'est à dire changer sans cesse le monde en lui-même. Aux yeux de celui qui aime, tout se ressemble, et tout est nouveau.



Ces poètes ont tous dépassé la cinquantaine : Supervielle a 65 ans, Jouve 61, Eluard 54. Entre 1930 et 1940, une seule étoile nouvelle : Patrice de la Tour de Pin. Sa *Quête de Joie*, première pierre d'un grand édifice auquel le poète donnait le nom de *Somme de Poésie*, étonna par une imagerie mythique empruntée aux légendes du Graal, baignée de brumes, peuplée de bêtes étranges, une poésie Celte, dirent certains, évoquant l'ascendance irlandaise du poète.

L'occupation mit d'un coup la poésie au premier plan : jusque-là réservée aux "amateurs de poèmes", elle devenait le langage naturel d'un peuple opprimé. Pourquoi ? C'est que le don des images permettait d'exprimer symboliquement ce qui ne pouvait se traduire dans le langage commun : c'est parce que la pensée fut clandestine que la poésie put se montrer au grand jour. Toutefois, il serait injuste de voir, dans le succès de la poésie d'alors, le seul triomphe d'un langage chiffré sur le langage vulgaire : certaines émotions, certaines valeurs éternelles mais obscures, se traduisent mieux en images qu'en idées. La poésie véhicule une force immédiate que la prose affaiblit souvent. Avec Jouve, Supervielle, Aragon, Eluard, se manifestèrent d'autres poètes, plus jeunes et jusqu'alors inconnus : l'un des plus remarquables fut sans doute Loys Masson, poète venu de l'île Maurice, plein d'images salubres et de paysages inconnus. Dans un camp de concentration, souffrait un autre poète : Robert Desnos. Et un autre encore : Jean Cayrol, qui trouva la force d'écrire, au milieu de l'horreur des camps, l'un des livres les plus émouvants de l'après-guerre : *Poèmes de la Nuit et du Brouillard*.

Après la guerre, les essais de poésie engagée, de poésie politique, d'art pour le peuple, entrepris par Aragon et Eluard, n'ont pas donné d'œuvres de grand poids, mais seulement des slogans vite passés. La

plupart des poètes, voyant leur échapper un public qui ne les avait goûtés que par accident, et qui cherchait, la guerre finie, à s'évader de sa hantise, sont revenus à leur silence, à la longue patience de l'art. Parmi les poètes de quarante ans, les plus représentatifs sont Jean Tardieu, René Char, Francis Ponge. Leur goût exquis les sauve des limites d'une trop étroite inspiration. Si l'on préfère la vraie grandeur, même à l'état barbare, il faut plutôt choisir un Aimé Césaire, poète noir, révolutionnaire, chantre de la révolte sauvage et du sang répandu en des paysages d'une inhumaine beauté.

Quels sont les poètes plus jeunes qui semblent avoir de l'avenir ? Loys Masson délaisse la poésie pour le roman et le théâtre : mais ce n'est qu'une parenthèse dans son œuvre, et la poésie se venge de son poète en débordant sur les autres genres. Un nouveau venu, Pichette, a séduit les snobs par son jargon post-surréaliste et les gens plus perspicaces par l'intensité lyrique dont ce jargon ne parvient pas à couvrir le chant. Mais il ne paraît pas que la jeune poésie d'après-guerre ait encore trouvé son accent. Est-ce à dire que les formes sont mortes, qu'il n'y a plus d'espoir de nouveau ? Les critiques passent leur temps à se poser la question : où est la poésie ? Question parfaitement vaine : elle est dans les vingt grands noms que j'ai cités, elle est aussi, tenue secrète encore, dans un cahier d'écolier qu'aucun des exploiters professionnels de jeunes prodiges n'a — heureusement — encore lu.

Et s'il fallait une preuve de sa présence, comme de la mauvaise conscience du grand public à son égard, l'Affaire de *la Chasse Spirituelle*, ce faux Rimbaud qui nous a valu des polémiques dignes des temps glorieux du Surréalisme, nous la donnerait avec éclat. Le dernier livre d'André Breton, *Flagrant Délit*, dont le

## PANORAMA DE LA POÉSIE

sous-titre est : *Rimbaud devant la conjuration de l'imposture et du truquage*, nous montre assez que si les critiques se trompent et tournent en dérision la poésie, les poètes savent se faire entendre avec éloquence, pour les confondre et défendre ce qui est à leurs yeux sacré. *Tu ne connaîtras jamais bien Rimbaud*, nous rappelle fort à propos André Breton : tu ne connaîtras jamais bien aucun poète. "Il y a toujours un coin du voile, écrit l'auteur de *l'Amour fou*, qui demande expressément à ne pas être levé : quoi qu'en pensent les imbéciles, c'est la condition même de l'enchantement."

PIERRE EMMANUEL

# LE PAYS D'UTOPIE

**I**L était une fois, un Savant qui vivait dans la Cité des Cités. Cet homme recherchait la Vérité. Il trouva chez un marchand de vieilleries, un vieux manuscrit recouvert d'un parchemin sur lequel étaient écrits ces mots dans une langue ancienne et étrange — langue que peu de savants peuvent encore déchiffrer de nos jours — “Le Pays d'Utopie”.

Cet homme connaissait bien les langues anciennes, il connaissait aussi celle du manuscrit. Aucun pays au monde ne lui était inconnu. Mais il avait appris que le Pays d'Utopie n'était qu'une légende ; était-ce donc possible qu'il existât ?

C'est pourquoi il n'hésita pas à acquérir ce livre étrange. Il l'emporta donc, avide de connaître ce qu'il contenait. Il fut surpris de trouver, sur le frontispice, en grosses lettres, l'avertissement suivant :

“Prends garde, ô lecteur, qui tiens ce livre entre tes mains, si tu as entrepris le voyage et que tu désires vraiment arriver au Pays d'Utopie, tu ne tourneras qu'une seule page chaque jour, et tu trouveras indiquée sur chacune des pages, la route que tu dois suivre dans ta journée, du lever au coucher du soleil. Si tu observes cette règle, ce livre te conduira dans le pays où la matière est transparente, telle qu'on peut voir la vérité au travers ; et où les hommes sont heureux, c'est là le Pays d'Utopie.

“Cependant, si tu désobéis, et que tu laisses ta curiosité te conduire à tourner plus d'une page dans ta journée, ou si tu te laisses détourner du but que tu dois atteindre avant le coucher du soleil, quelle que soit la séduction ou l'étrangeté de ce que tu rencontreras, alors, tu perdras à jamais ton chemin, car ce livre a été établi dans le temps aussi bien que dans l'espace.

L'homme décida de partir et de se conformer aux commandements du Livre.

Or, il y avait, dans la Cité des Cités, une femme de toute beauté. Sa splendide demeure, était le lieu où se rendaient les grands hommes, où se réunissaient l'élite des artistes, des hommes de science, les juristes et toute la haute société de la Cité des Cités.

Toutes les femmes l'enviaient et la jalousaient, mais elle n'était pas heureuse. Elle avait fondé des œuvres de secours aux pauvres gens. Mais tout cela ne pouvait dissiper cet ennui, ce sentiment de vide qui s'était emparé de son âme et qui ne la quittait pas.

Elle aussi recherchait la Vérité.

Elle apprit la nouvelle du voyage que cet homme projetait de faire en Utopie. Elle se rendit chez lui et lui demanda de l'emmener dans ce pays.

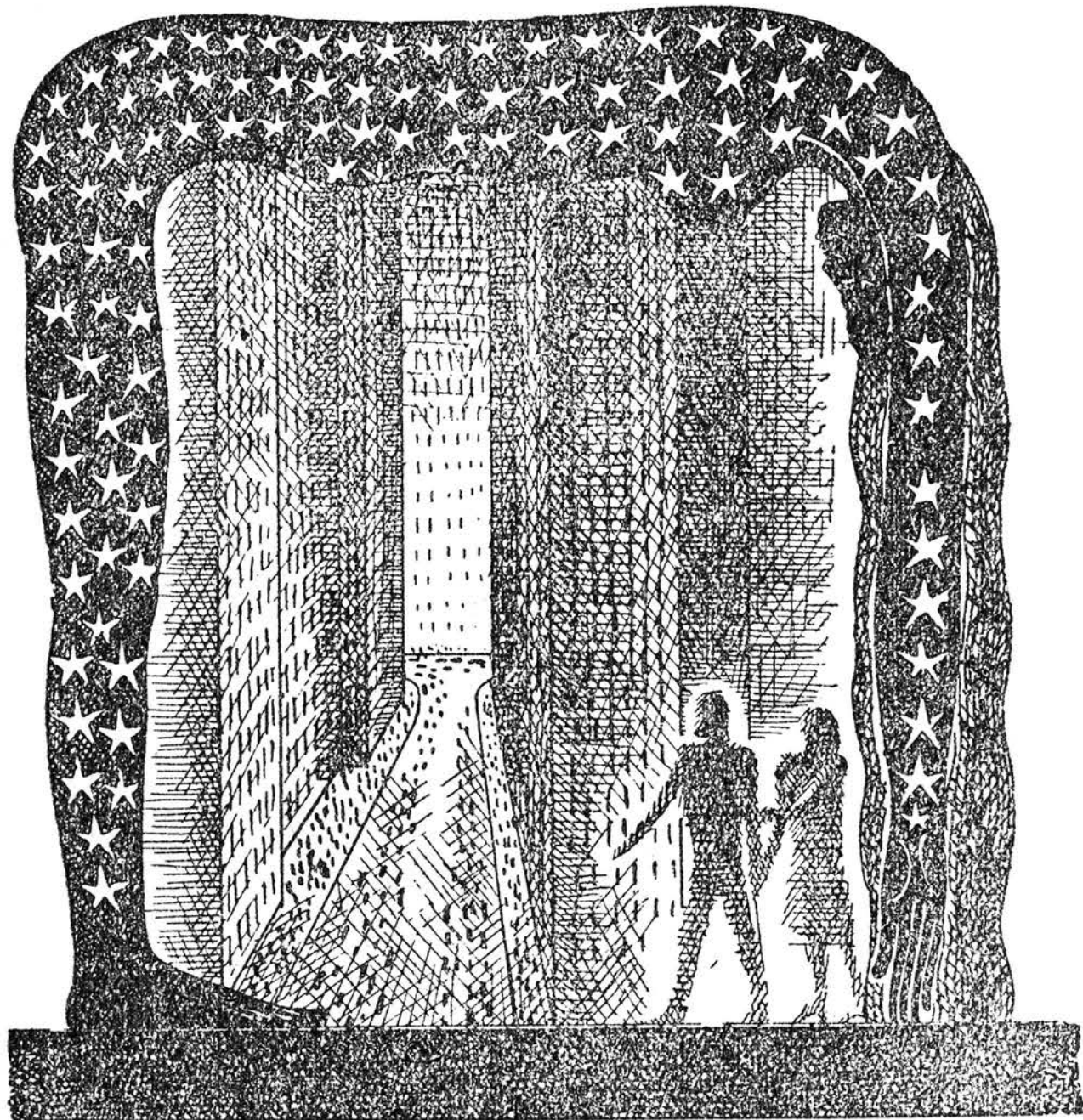
Il semble qu'elle ressentait de l'amour pour cet homme.

En vain il tenta de la dissuader d'encourir avec lui un tel risque, de prendre part à une expédition aussi hasardeuse vers un pays inconnu, mais elle avait une grande persévérance et beaucoup de courage. Il semble aussi que l'homme avait pour elle de l'amour.

Il accepta enfin de l'emmener.

Ils commencèrent leur voyage après avoir lu la première page du Livre Ancien. Il y était question des Pays Blancs où toutes les couleurs du spectre étaient intimement mêlées et où toutes choses étaient blanches.

Ils suivirent le chemin tracé à travers de grandes cités sans arbres où les maisons étaient si hautes qu'elles cachaient le ciel.



Ces villes étaient si peuplées que les habitants vivaient dans de petites parts de maisons qu'ils appelaient des "appartements".

Ils trouvèrent que les habitants des Pays Blancs jouissaient d'un luxe extrême ; chacun avait un apparte-

ment, une voiture automobile, une glacière électrique, un appareil de radio, un fourneau électrique pour cuire le pain et la nourriture.

Les citadins travaillaient toute la journée dans des bureaux éclairés à l'électricité pour pouvoir garder leurs appartements que pourtant ce mode de vie ne leur permettait presque pas d'habiter. En effet, ils travaillaient tous, hommes et femmes — ils devaient donc prendre leurs repas dans les restaurants de la ville, et quand ils avaient fini leur journée de travail, ils se trouvaient dans un état de fatigue tel qu'ils affluaient dans des salles de cinéma obscures, pour se délasser ou bien se rendaient à des clubs et des boîtes de nuit pour y danser jusqu'à l'épuisement. Ils s'en retournaient alors à leurs appartements pour y dormir quelques heures et recommençaient de même le jour suivant.

Ces gens n'étaient pas heureux. La matière n'était pas transparente dans les Pays Blancs, ce n'était donc pas là le Pays d'Utopie.

L'homme et la femme tournèrent une nouvelle page du Livre Ancien.

\*  
\* \*

**E**lle leur décrivait les Pays Bleus. Il y faisait froid. L'atmosphère était chargée de de brouillard. Le jour était bleu. Tous les objets paraissaient bleus. Or, les habitants des Pays Bleus étaient d'une sensibilité extrême, ils avaient, pour ainsi dire, constamment les nerfs à fleur de peau. Ils craignaient la singularité et aimaient l'ordre et l'harmonie. C'est pourquoi ils avaient établi un code composé de 25 règles générales de l'étiquette que tous observaient. Si l'un d'entre eux avait le malheur d'enfreindre ces règles, ils se déchargeaient sur lui avec fureur de

toute la sombre mélancolie que leur inspirait le temps ténébreux.

Leurs maisons n'étaient pas hautes comme dans les Pays Blancs. Elles étaient toutes pareilles au point qu'il était difficile de les différencier. Aussi avaient-ils placé des plaques sur chaque maison, portant un numéro pour que chacun puisse s'y retrouver. Mais le brouillard rendait difficile la lecture de ces plaques. C'est pourquoi plusieurs d'entre eux s'expatrièrent pour s'établir dans les pays où le soleil brille, pour pouvoir lire plus facilement les plaques des maisons ; mais quand ils y entraient ils ne se sentaient pas chez eux et s'apercevaient que les gens n'observaient pas les 25 règles de l'étiquette — Ils en étaient profondément choqués et ceux-là étaient toujours saisis par un sentiment de nostalgie pour leur pays.

Les hommes des Pays Bleus n'étaient pas heureux et la matière n'y était pas transparente. Ce n'était donc pas là le Pays d'Utopie.

L'homme et la femme tournèrent une nouvelle page du Livre Ancien.

\*  
\* \*

**I**l y était question des Pays Jaunes. Le soleil y était radieux. Il s'y trouvait de beaux palais et des maisons anciennes toutes bâties en pierres de taille jeunes. Mais les gens étaient tous vêtus de noirs.

L'homme et la femme virent, avec étonnement, les gens démolir les belles maisons et palais anciens, pour reconstruire à leur place des maisons sans caractère, en béton armé, ressemblant à des boîtes d'allumettes. On leur apprit que les chefs de ce pays avaient promis à chaque habitant une auto, une radio, une glacière électrique, un fourneau de cuisine électrique,



choses qui ne pouvaient s'accommoder avec le style des vieilles demeures, qu'ils démolissaient. L'homme et la femme s'aperçurent que les dirigeants du pays, au lieu de donner aux habitants ces installations modernes, avaient fait installer dans les maisons en béton armé des microphones pour entendre tout ce qui se disait dans le privé ; il n'était plus jusqu'aux murmures d'amour entre les époux qui ne fussent entendus chez les chefs. C'est pourquoi ces gens avaient cessé de se parler d'amour.

Les hommes n'étaient pas heureux, et la matière n'était pas transparente dans les Pays Jaunes.

Ce n'était donc pas là le pays d'Utopie.

L'homme et la femme tournèrent une nouvelle page du Livre Ancien.

\*  
\* \*

**E**lle les renseignait sur la route aux Pays Rouges. La lumière y était rouge, tous les objets qu'on voyait étaient rouges, sauf les roses rouges et le sang qui paraissaient blancs.

Ces pays étaient immenses et les villes clairsemées, mais les hommes bâtissaient d'immenses cités à une rapidité qui frisait la démence — ils y construisaient des gratte-ciels dont ils copiaient les formes et les lignes des modèles qu'ils avaient fait venir des Pays Blancs.

On leur avait interdit les postes de radio dans les maisons. Mais les chefs avaient fait installer des hauts-parleurs dans les rues et les ruelles.

On ne permettait aux gens d'employer dans leur langage que des phrases et des expressions toutes faites que les chefs leur imposaient — Celui qui se laissait aller à s'exprimer autrement disparaissait en un clin d'œil et nul ne retrouvait plus ses traces — Ainsi s'astreignaient-ils prudemment à répéter les mêmes

phrases banales, comme des perroquets, pour ne pas subir le sort de ces malheureux.

Les hommes n'étaient pas heureux dans les pays rouges et la matière n'était pas transparente. Ce n'était donc pas là le Pays d'Utopie.

L'homme et la femme tournèrent une nouvelle page du Livre Ancien.

\*  
\* \*

**E**lle les informait des Pays Verts. Ils trouvèrent les Pays Verts, immenses, stériles et déserts. Une étendue de rochers et de sable de toutes les couleurs, sauf le vert.

Les montagnes n'étaient que les monceaux de ruines des villes et villages — il y apparaissait ça et là quelque idole avisée ou quelque partie de temple, ou quelque tour émergeant des décombres.

Nos amis s'étonnèrent du nom donné à ces pays, mais ils en comprirent bientôt la raison en poursuivant la lecture du Livre Ancien. Il y était écrit ce qui suit :

“Les Pays Verts étaient couverts de champs et de jardins, il y vivait un peuple heureux, pouvant satisfaire tous ses besoins et ses désirs. Il s'y trouvait un soleil réchauffant, des fleurs, des fruits et des céréales. Le temps était doux et les gens travaillaient dans les champs et les jardins. Leur corps était sain et robuste. Jusqu'au jour où vint un homme qui avait inventé une machine qui faisait le travail des hommes et des bêtes.

Les habitants s'abandonnèrent peu à peu, ils laissèrent la machine travailler dans les champs, les jardins et les maisons à leur place. Ils se laissèrent aussi aveugler par leur avidité et leur avarice. Ils s'acharnèrent sur la terre pour en extraire tout ce qui était possible à l'aide de la machine. La production

était très abondante, car la machine travaillait jour et nuit, sans dormir ni se reposer car elle n'avait pas de cœur et point d'âme.

Ils drainèrent en un an ou moins d'un an, tout le pouvoir de la terre pour les années à venir, sans rien lui rendre de ce qu'ils lui devaient, comme ils le faisaient auparavant. Car la machine se nourrissait de feu et rejetait des gaz irrespirables. La terre devint stérile et les bêtes périrent.

Les hommes furent alors privés des viandes et des laitages c'est pourquoi les dirigeants décidèrent de leur donner au lieu de beurre et de pain, du pain et du plomb car la machine ne produisait pas de beurre mais pouvait produire des millions de boulettes de plomb.

Les hommes ne purent digérer le plomb. Ils furent vite atteints de maux d'estomac et de troubles intestinaux. Ils durent absorber de grandes quantités de médicaments amers et de sels écœurants pour pouvoir digérer le plomb qu'ils avalaient. Ils se montraient fiers en public de se nourrir de plomb — mais chez eux ils se gardaient bien d'en manger.

Les gens cessèrent de plus en plus d'absorber le plomb — et lorsque les chefs s'en aperçurent, pris de colère, ils interdirent la vente du pain ne laissant aux habitants que le plomb pour tout aliment.

Cette situation s'aggrava bientôt et les maux d'intestin et d'estomac devinrent un fléau général, qui extermina la population et ses chefs, sans épargner personne.

\*  
\* \*

**I**l ne resta de toute cette population malheureuse qu'un paysan et sa femme qui vivaient dans une vallée se trouvant aux confins des pays du Spectre.

Ils ne savaient pas ce qu'il était advenu des hommes de leur pays. Ils vivaient en paix dans leur vallée depuis les plus anciennes générations.

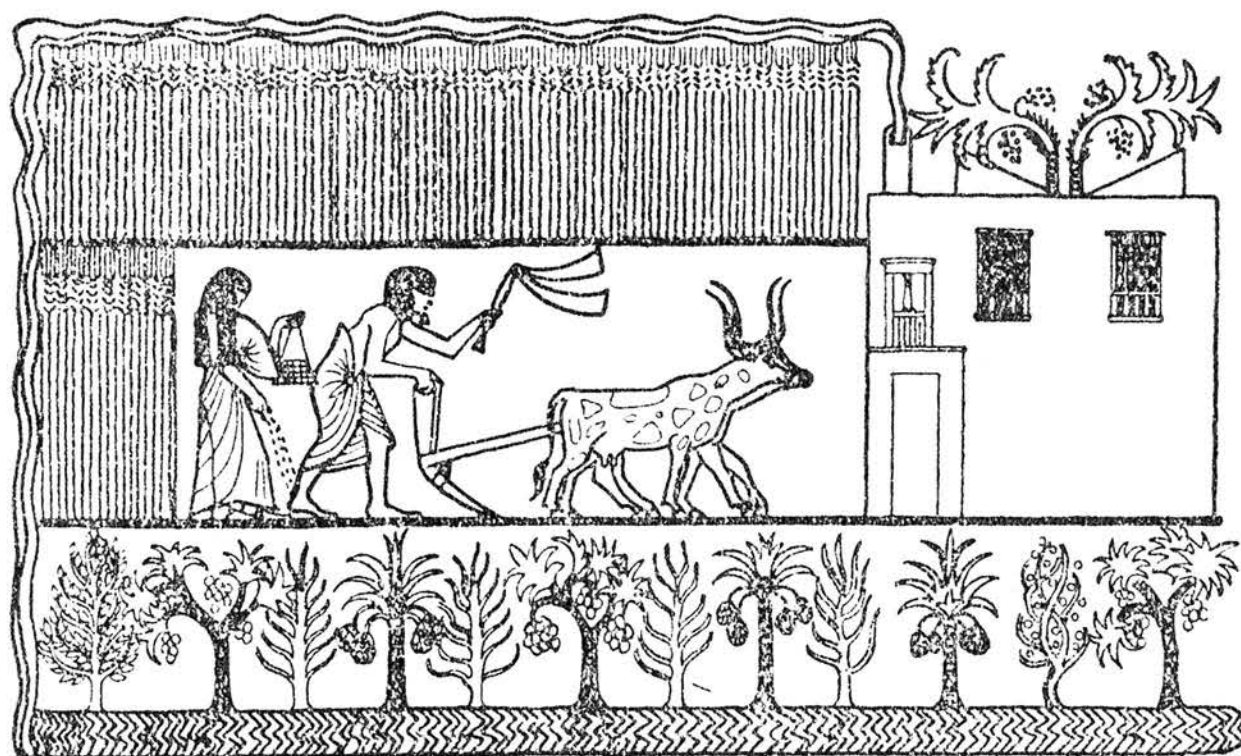
Ils vivaient heureux ayant tout ce qu'ils désiraient, s'aimant l'un l'autre, habitant une jolie hutte qu'ils avaient construite depuis bien longtemps. Ils n'avaient jamais eu l'idée de quitter leur vallée.

La hutte de ce paysan était le terme de la journée que l'homme et la femme devaient atteindre avant le coucher du soleil, selon ce que disait le livre ancien. Ainsi s'efforçaient-ils d'y parvenir. Mais ils s'aperçurent que la pente de la montagne devenait de plus en plus dure à mesure qu'ils avançaient. La femme se sentit bientôt fatiguée, et de plus sa chaussure à talons hauts lui blessa les pieds et la fit horriblement souffrir.

Cependant, elle reprit courage et poursuivit sa marche pour ne pas perdre de temps car le soleil était près de se coucher, et il lui était pénible de montrer sa faiblesse à l'homme dont elle voulait toujours paraître l'égale.

Mais elle se sentit épuisée et tomba en pleurant sur le sol. L'homme s'approcha d'elle et lui offrit ses chaussures disant qu'il pouvait marcher pieds nus. Cette offre la fit rire malgré sa souffrance, en voyant la différence de taille entre les chaussures de l'homme et les siennes et surtout leur poids qu'elle ne pourrait soulever dans l'état d'épuisement où elle se trouvait. Et comme ils devaient arriver à la hutte sans retard, l'homme dut la porter sur ses épaules comme un enfant, tenant en main ses chaussures.

Dans cette position, elle put bientôt voir la vallée verte, avec la jolie petite hutte. Elle le lui annonça — il s'en réjouit et reprit ses forces. Il lui remit le Livre et lui indiqua la manière dont elle devait le consulter pour voir si la hutte était bien celle où ils devaient se rendre. Lui ne pouvait la voir car il avait la tête



ployée vers le sol sous le poids de la femme. Il la mit en garde d'ouvrir d'autres pages que celle qu'ils devaient consulter ce jour-là :

Elle le rassura lui disant qu'elle tenait autant que lui à suivre les instructions.

Quand elle put comparer le dessin se trouvant sur la page du livre ancien avec la hutte qu'elle voyait elle lui apprit qu'ils étaient identiques au point que la fumée qui s'échappait de la cheminée, se dirigeait vers l'orient, poussée par le vent.

L'homme sentit ses forces redoubler. Il poursuivit sa marche et ils arrivèrent à la cabane un peu avant le coucher du soleil. La femme frappa à la porte. La paysanne sortit et s'étonna de voir nos deux amis dans cette position inaccoutumée. Elle appela le paysan pour recevoir les deux étrangers.

Le paysan se réjouit de voir des gens venant d'un pays lointain, hors de son horizon limité et les pria d'entrer. Quand l'homme lui eut expliqué pourquoi il avait porté la femme sur ses épaules, la paysanne proposa d'échanger ses sandales contre les chaussures aux talons hauts de la dame, qui l'avaient émerveillée.

La femme accepta avec joie. Elles échangèrent leurs chaussures. Tous s'amuserent et rirent de bon cœur de voir la paysanne s'essayer à marcher avec les talons auxquels elle n'était pas accoutumée.

Ces deux habitants de la Vallée Verte étaient heureux. Mais la matière n'était pas transparente.

La vallée Verte n'était donc pas encore le Pays d'Utopie.

Au matin, l'homme et la femme prirent congé de leurs hôtes et tournèrent une nouvelle page du Livre Ancien.

\* \* \*

**E**lle les renseignait sur les pays au delà du Spectre. Quand ils eurent passé les frontières, ils se trouvèrent dans un pays montagneux et accidenté. Ils s'aperçurent aussi que la matière devenait transparente et plus ils montaient plus la matière devenait transparente.

La Nature leur laissa transparaître graduellement ses secrets à travers les roches et les fleurs et la femme pût alors saisir clairement un grand nombre de notions de géologie et de botanique que ses professeurs au collège n'avait su lui apprendre. Elle éprouva une grande satisfaction d'avoir comblé ces lacunes, car elle se sentait quelque peu humiliée du fait que son instruction était inférieure à celle de l'homme.

Elle prétendit qu'ils étaient devenus deux égaux et à cet instant elle sentit que son amour pour lui était plus fort qu'il n'avait jamais été. Mais quand ils eurent poursuivi leur montée, ils arrivèrent en un lieu où les notions qu'elle avait reçues à l'école ne purent lui être d'aucun secours pour saisir les phénomènes qui se succédaient à ce moment là à une grande vitesse, et les choses se brouillèrent à nouveau pour elle.

Telles lois de la chimie, de la dynamique, de l'hydrologie, de la psychologie de la physiologie et des autres sciences se révélèrent à eux et ils en pénétrèrent les secrets.

La femme fut ennuyée d'entendre l'homme employer des expressions savantes pour parler des questions les plus simples, ce qu'elle ne pouvait faire elle-même. Elle le trouva pédant pendant qu'ils préparaient le déjeuner, de lui demander ce qu'elle supposait être du pain, par une formule physiobiophysicochimique.

Elle lui dit avec une pointe de moquerie: "n'était-ce donc pas plus simple de dire — donnez-moi une tranche de pain — plutôt que toutes ces complications". Il ne répondit pas. Cependant, ils avaient commencé à pénétrer les secrets de la psychologie et ils pouvaient lire la pensée l'un de l'autre sans se parler. Ainsi la remarque qu'elle avait faite au sujet du pain fit naître entre eux une discussion tendue mais muette, sans paroles. Elle eut de la peine de voir l'homme la considérer comme "bourgeoise", incapable de s'exprimer dans une langue savante parce qu'elle s'était moquée de la désignation du pain par une formule physiobiophysicochimique. De même que lui eut du chagrin de voir qu'elle avait deviné sa perplexité à composer le menu du déjeuner d'après les nouvelles notions scientifiques qu'il venait d'entrevoir et que bien qu'ayant désigné le pain par un nom très long et très compliqué, il ne savait plus que faire de tous ces métabolismes, ces vitamines dont la série allait de A à Z, et ces minéraux, sels, acides et alcalins, ces protéines et farineux d'un côté et tout ces jus et sécrétions des organes qui devaient les transformer en cellules et tissus, de l'autre côté et dont il lui était difficile d'établir la nature et les quantités. Elle fut peinée de voir qu'il avait du dépit de sentir sa propre incapacité et qu'il

souhaitait qu'elle ne se fut pas trouvée là pour se moquer de lui en cette occurrence.

Ils marchèrent en boudant, sans se parler. La femme, distraitement, se mit à fredonner doucement une chanson. Elle vit l'homme se rebiffer en lui-même contre cette chanson, à cause d'une faute dans les proportions des progressions mathématiques des ondes sonores de cette chanson due à un défaut dans ses cordes vocales.

Elle eut un grand chagrin car il lui sembla que l'homme avait cessé de l'aimer, et elle se souvenait qu'il aimait sa manière d'entonner cette chanson et qu'il aimait ce défaut de ses cordes vocales.

Sans doute avait-elle fredonné cette chanson, inconsciemment pour faire une avance de conciliation et pour terminer cette dispute passagère. Mais le refus de l'homme et sa désapprobation de la chanson la blessèrent.

Elle se tut et la tension augmenta entre eux.

Ils continuèrent leur montée, en boudant, et ils arrivèrent dans la région des neiges. La transparence de la matière augmentait ; ils virent les atômes et les électrons qui constituent les métaux et les roches.

L'homme put transformer le cuivre en bronze, le fer en acier, le zinc en tôle et il crut qu'ensuite il pourrait transformer le plomb en or, et qu'il allait enfin trouver la pierre philosophale que les anciens avaient tant cherchée.

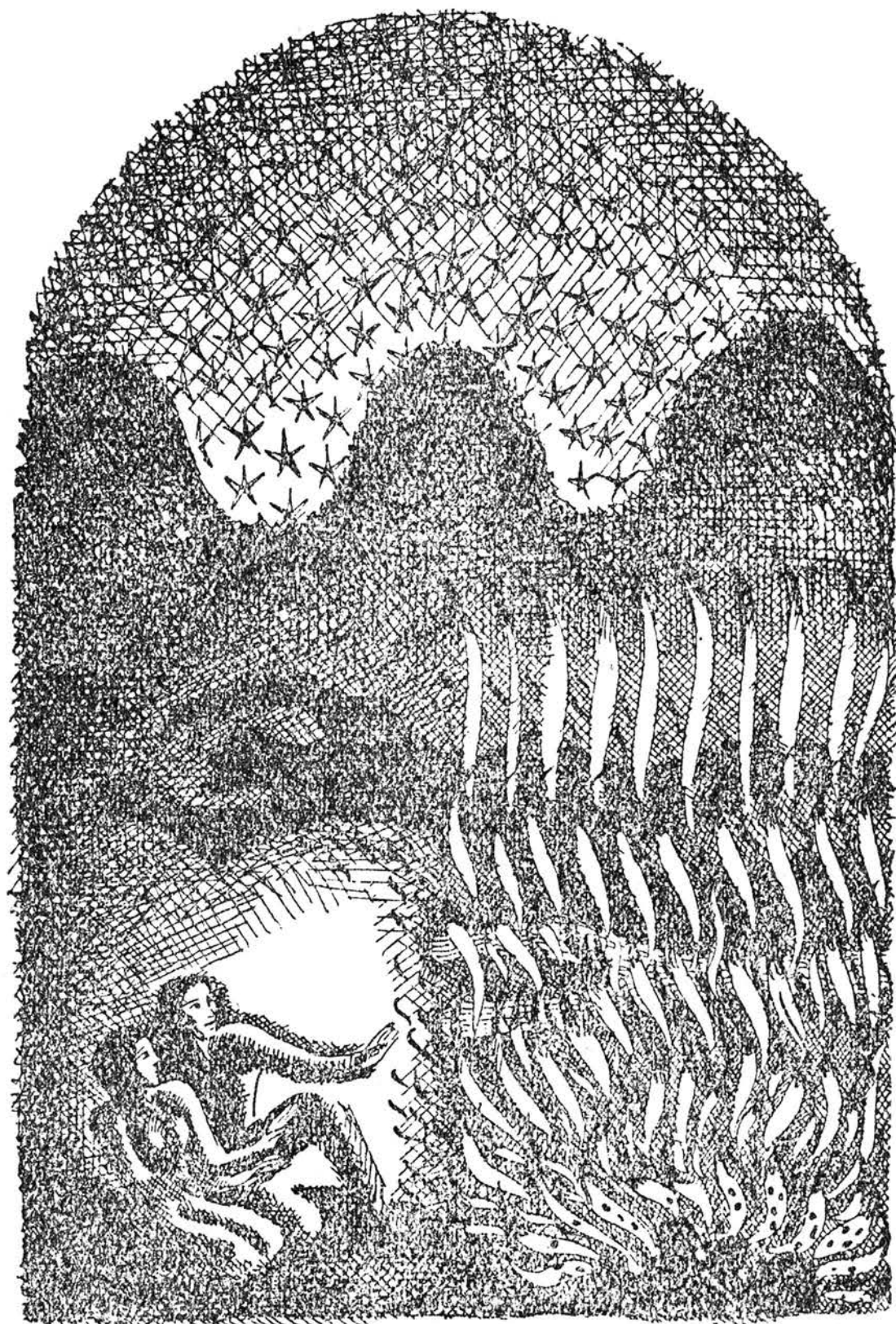
Il se complût dans l'idée que s'il découvrait la pierre philosophale, il retournerait parmi les hommes, qu'il donnerait l'or aux pauvres et tous deviendraient riches, et qu'il supprimerait la misère et que tous les hommes seraient heureux.

La femme trouva cette idée humanitaire admirable, elle aida l'homme à mélanger les métaux et les minerais et cela leur fit oublier qu'ils devaient atteindre



l'étape de la journée qui était un sommet neigeux figuré dans une carte du Livre Ancien. Il leur avait paru proche quand ils avaient abordé la région des glaciers.

Mais ils avaient perdu le temps et le soleil s'était couché, les laissant dans les ténèbres.



Ils firent de grands efforts pour continuer leur route mais ils furent bientôt épuisés de fatigue et ils décidèrent de passer la nuit là où ils se trouvaient.

Le froid était pénétrant. Ils allumèrent un feu pour s'y chauffer — à la lueur produite ils virent une scène qui inspira à la femme une grande frayeur : il y avait près d'eux un tronc d'arbre couché dont l'ombre se projetait sur la montagne. Elle semblait être celle d'un homme étalé de son long ayant des cornes de chèvre et qui bougeaient ou bien celle du diable.

L'homme rassura la femme, lui disant que les mouvements de l'ombre n'étaient dûs qu'au mouvement des flammes et non pas de ce tronc abandonné. Le feu commençait un peu à s'affaiblir. Le froid se fit sentir plus fort. L'homme saisit une hache et s'approcha du tronc pour y découper de quoi alimenter le feu — mais quand il abattit la hache sur le tronc, elle faillit se briser et il se fit entendre un grand son métallique que l'écho de la montagne prolongea au loin.

Le tronc était pétrifié et plus dur que le silex. Le désespoir les saisit. Dans leurs cœurs était la désolation de ce qui leur arrivait. Ils cherchèrent à se réchauffer sous leurs couvertures, blottis l'un contre l'autre. La chaleur de leurs corps leur fit oublier tout ce qui se passait autour d'eux sauf leur amour très grand l'un pour l'autre. Ils dormirent jusqu'au matin — quand ils s'éveillèrent, ils préparèrent aussitôt un petit déjeuner, désigné par un nom scientifique très long et très compliqué. Ils virent alors un beau chevalier qui les regardait et qu'ils n'avaient pas vu venir sauf au moment où il passait par dessus le tronc qui se trouvait sur son chemin.

Le chevalier les salua le premier avec une politesse et une distinction dignes des chevaliers. Ils répondirent avec une politesse encore plus parfaite et le prièrent de partager leur déjeuner. Il demanda à l'homme ce qui les avait amenés en ce lieu et quelle était leur destination.

L'homme répondit qu'ils voulaient aller en pays d'Utopie et qu'il pensait qu'ils n'en étaient plus très éloignés.

Le chevalier rit et dit qu'il n'existait nulle part de pays portant un tel nom.

L'homme répondit que le Livre Ancien situait le pays d'Utopie là-bas, au delà de ces glaciers.

Le chevalier répliqua qu'il n'y avait au delà de ce glacier que l'abîme.

L'homme lui demanda ce qu'il en savait. Il répondit qu'il y avait lancé des pierres et qu'il n'avait pas entendu le bruit qu'elles font en rencontrant le fond, et ce disant il prit une pierre et la lança de toutes ses forces au delà des glaciers et ils se mirent tous à écouter et n'entendirent aucun son —. comme si l'abîme avait englouti la pierre ou qu'elle se fut volatilisée.

L'homme dit : "Utopie ne se trouve pas là où vous avez lancé cette pierre, mais plutôt derrière ce sommet neigeux", en indiquant l'endroit où se trouvait le sommet désigné par le Livre Ancien. Mais il fut surpris de voir que le sommet avait disparu et qu'il n'en restait plus de trace. L'homme sous le coup de la déception cria à sa compagne : "Où est le sommet ! mais où est donc le sommet indiqué dans le Livre Ancien ! il s'est évaporé et ne se trouve plus à sa place" !

L'homme se plongea dans le Livre pour ouvrir la page suivante — mais il la trouva toute blanche et sans aucun contenu. Il tourna les pages suivantes et les trouva toutes blanches et vides".

L'homme, atterré, déclara : "Nous avons contrevenu aux recommandations du Livre et nous avons couru après la découverte de la pierre philosophale, au lieu de poursuivre notre route".

Le beau Chevalier dit en souriant : "N'est-ce pas étonnant de voir un Savant s'accrocher à une vieille carte pour le guider vers une colline de neiges, bien

qu'il sache que les glaciers sont en perpétuel mouvement !”

L'homme réprima son mécontentement devant la moquerie du chevalier et répliqua : “J'ai la certitude de trouver Utopie là-bas, même si la vieille carte m'a abandonné, et j'y arriverai avec ce que j'ai comme instruments enregistreurs et scientifiques, avec ma boussole et mon théodolite”.

Le chevalier dit : “Je ne vous conseille pas de vous lancer dans une aventure aussi rude — surtout si vous êtes accompagné par cette dame — dont j'admire l'incomparable audace. Mais ne voyez-vous pas, comme moi, que la place d'une si belle Fleur serait plutôt au milieu de jardins d'une tiède douceur et non parmi ces régions arides et glacées”.

La femme fut troublée de voir ce chevalier aussi impénétrable et mystérieux alors qu'elle sentait que tout ce qu'elle éprouvait était percé à jour par lui.

La femme répondit : “Je vous demande pardon Monsieur le Chevalier, mais je ne considère pas ce que vous avez dit comme une louange — Je ne suis pas une fleur — Je suis une femme dont le désir est d'arriver en Utopie”. Elle disait vrai, car elle n'eut jamais l'idée de laisser son homme seul et de revenir sur sa décision après avoir fait avec lui tout ce chemin. Mais l'homme comprit qu'au fond d'elle-même elle inclinait à retourner là où elle retrouverait la tiédeur et le calme pour une raison cachée qu'il ne pût saisir, car sa clairvoyance n'était pas encore telle qu'il pût pénétrer ce mystère.

Elle avait conçu de lui un enfant dans ses entrailles.

Elle ne voulut pas le lui annoncer, sachant qu'il abandonnerait cette expédition qui était pour lui le but de toute sa vie, et qu'elle perdrait ainsi tout son sens.

L'homme comprit qu'ils devaient se séparer et la pria d'accepter de s'en retourner, au lieu de persister

à encourir d'autres risques alors qu'ils avaient perdu leur route.

Il n'y avait point de place, entre eux, pour la vaine complaisance ou les excuses, car ils lisaient dans leurs âmes, mutuellement, comme dans un livre ouvert. L'homme se tourna donc vers le chevalier et le pria d'accompagner la dame jusqu'à la Cité des Cités et celui-ci promit qu'il l'y mènerait en toute sécurité.

Ainsi se séparèrent l'homme et la femme, et leur cœur était rempli de peine et de tristesse.

La femme s'en alla avec le chevalier, laissant derrière eux l'homme plongé dans ses travaux de trigonométrie, ses relevés et ses observations faites à l'aide de boussoles, théodolite et autres instruments, tâchant ainsi de retrouver le chemin perdu.

Il continua ainsi à suivre ses instruments enregistreurs toute la journée, pour se retrouver le soir à la place où il avait passé la nuit précédente avec la femme, devant cet étrange tronc.

Il alluma du feu et les flammes commencèrent à faire danser de nouveau l'ombre de ce tronc sur la montagne. Son désespoir fut tel qu'il se prit à parler à cette ombre.

*L'homme* — Qu'es-tu et qui es tu ? Est-ce toi le diable ?

*L'Ombre* — Qu'en serait-ce si je l'étais.

*L'homme* — Dis, as-tu vraiment des cornes et des sabots de chèvre ?

*L'Ombre* — Viens donc ! Comment peux-tu poser de pareilles questions, toi, un homme intelligent, toi qui es véritablement un savant.

*L'homme* — Mais alors, pourquoi ton ombre a-t-elle des cornes ?

- L'Ombre* — Vous m'étonnez ! Vous aussi comme les autres humains, vous avez la manie de donner une forme à ce qui n'en a pas, afin de comprendre — ou plutôt de ne pas comprendre. Ne sais-tu pas que je suis du feu ? Ignores-tu que si le feu prend une forme unique, elle se refroidit et meurt ?
- Regarde ces flammes que tu as devant toi. Voici Cléopâtre et voilà César — et Napoléon — Alexandre — Raspoutine.
- L'homme* — C'est bien — mais comment peux-tu apparaître aux hommes si tu n'empruntes pas une forme par laquelle ils puissent te reconnaître ?
- L'Ombre* — Il est rare que j'aie à me donner cette peine car chacun se fait de moi l'image qui lui fait peur, bien plus que n'importe quelle image que je prendrais pour lui inspirer la terreur et l'amener à me suivre où je veux.
- L'homme* — Le timbre de ta voix ne m'est pas étranger.
- L'Ombre* — Te souviens-tu d'un borgne qui se tenait dans une ruelle de la grande Ville et qui vendait aux enfants des frondes pour les oiseaux ?
- L'homme* — Oui je m'en souviens — J'ai acheté une fronde et j'ai voulu tirer sur un oiseau. — Je l'ai manqué et j'ai cassé un carreau d'une fenêtre de nos voisins. Je ressens encore presque jusqu'à ce jour, l'effet des coups que je reçus sur mon corps chétif — Mon Dieu, sa voix ressemblait à la tienne.

- L'Ombre* — Et ces deux garçons qui s'asseyaient sur un même banc à l'école ? Te souviens-tu que l'un d'eux dictait des lettres d'injures à leurs maîtres, et que l'autre écrivait de la main gauche pour que l'écriture ne fut pas reconnue ?
- L'homme* — Oui je m'en souviens. Mon camarade avait la même voix que toi.
- L'Ombre* — Te souviens-tu d'un jeune homme élégant qui portait une rose rouge à sa boutonnière et qui parlait toujours de ses aventures de femmes, ce qui faisait l'admiration de tous les jeunes ?
- L'homme* — Oui je m'en souviens. J'ai même essayé de l'imiter un jour dans une aventure qui fit scandale et j'ai failli en avoir de gros ennuis.  
Mon Dieu que sa voix ressemblait à la tienne !
- L'Ombre* — Te souviens-tu d'un homme... —
- L'homme* — Oh ! grand Dieu, je me souviens vraiment. Tu es donc ce chevalier d'hier. Je te reconnais maintenant. Pourquoi la femme est-elle partie ?  
O, Satan — (l'homme prit la hache et en frappa le tronc, il semblait hors de lui).
- L'Ombre* — Non. Non. Non — Te laisser aveugler par un peu d'adrénaline qui court dans ton sang au point de frapper un tronc pétrifié ? Toi, un homme intelligent, voire même un véritable savant !
- L'homme* — Tu as raison. Je le regrette — Tu trouveras dans le meilleur des hommes un reste de l'homme des cavernes.

- L'Ombre* — Je ne voulais nullement blesser ta fierté — Passons.
- L'homme* — Mais je ne sais pourquoi tu me poursuis depuis ma jeunesse. Jusque dans mon sommeil. Tu m'as pourchassé dans un de mes rêves et tu poussais une voiture munie de pinces, ayant des doigts pour me saisir les jambes — et plus tu t'approchais de moi plus je sentais mes pieds s'alourdir.
- L'Ombre* — Mais tu m'as échappé finalement en t'éveillant de ton sommeil.
- L'homme* — Une autre fois, tu m'attirais vers une maison obscure ayant une lanterne rouge devant la porte et une grille en fer — la terre du jardin était recouverte de feuilles d'arbre sèches sur lesquelles passaient des démons et leurs pas faisaient un bruissement qui vous arrachait le cœur. Tu m'as attiré comme par un aimant jusqu'à ce que je fus collé à la porte que tu tentais de me faire passer.
- L'Ombre* — Mais tu m'échappas finalement en t'éveillant.
- L'homme* — Dis-moi je t'en conjure, que t'ai-je fait pour que tu me poursuives pendant toutes ces années — nuit et jour ?
- L'Ombre* — Peut-être as-tu présent à la mémoire cet enfant à qui sa mère racontait la vie des saints et ce qu'ils opéraient comme miracles — et qui la pria de cesser disant : “C'est assez mère, je crois et n'ai pas besoin des histoires de miracles”.



- L'homme* — J'ai dit cela en effet à ma mère, étant enfant.
- L'Ombre* — Tu es donc sorti à ce moment de la zone de sécurité que les gens établissent autour d'eux — Et celui qui en sort tombe dans mes filets, exactement comme les mouches tombent dans une toile d'araignée. Tu es sorti pour me défier sur mon propre terrain, et chaque fois que je crois te saisir, tu m'échappes comme un cheveu dans la pâte. Jusqu'à ce qu'enfin tu sois tombé dans mes mains.
- L'homme* — Dis-moi si tu as accompagné la femme jusqu'à son domicile.
- L'Ombre* — Non, elle ne l'a pas voulu, mais m'a quitté dans la Vallée Verte. Elle a voulu rester dans la cabane du paysan.
- L'homme* — J'espère qu'elle se plaira dans la compagnie de la femme du paysan.
- L'Ombre* — La paysanne n'y était plus. Elle est partie pour la Cité des Cités.
- L'homme* — Mais pourquoi donc est-elle partie la pauvre femme, j'espère qu'elle n'est pas malade ?
- L'Ombre* — Elle est la première danseuse étoile au Théâtre de l'Alhambra elle est même devenue la danseuse la plus célèbre au monde.
- L'homme* — Inoui ! Elle trébuchait encore hier dans ses chaussures à talons hauts, et maintenant elle est la plus célèbre des danseuses !
- L'Ombre* — Ce qui est encore plus étonnant c'est que ta femme ait abandonné le voyage pour s'établir dans la cabane du pay-

san après avoir fait toute cette ascension.

*L'homme*

— Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

*L'Ombre*

— Elle dit que nulle part elle n'a senti sa présence plus nécessaire qu'en cet endroit, et qui plus est, qu'elle a aimé la cuisine parce que le four y est ouvert et qu'elle peut humer l'odeur du pain pendant la cuisson.

*L'homme*

— C'est ce qu'elle a de mieux à faire. Combien j'aimerais que tous les hommes puissent sentir cette odeur pour qu'ils prennent garde et se dégagent de tes pièges !

*L'Ombre*

— Qu'est ce que c'est que ce savant qui est devenu retardataire. Il veut pousser les gens à revenir en arrière, au pain et aux fours primitifs au lieu d'aller de l'avant et de leur donner leur nourriture en comprimés et pilules.

*L'homme*

— Oui, oui ! Aujourd'hui tu leur donnes leur nourriture en pilules, si bien qu'il en oublie le pain, puis tu leur donnes du plomb au lieu des pilules et ils ne savent pas ce à quoi ils s'exposent. C'est bien là une tactique diabolique.

*L'Ombre*

— Vous ne serez jamais que des ingrats, vous autres humains — Je vous ai donné des fourneaux électriques et vous m'accusez de ce que tu prétends — et tu oublies qu'avec l'électricité, je vous ai donné la lumière.

*L'homme*

— Si tu es parvenu à renverser les choses au point de faire de la nuit, le jour pour les hommes grâce à l'électricité, n'oublie pas qu'ils utilisent l'électricité

pour transmettre les images par T.S.F. Ils ne tarderont pas à transmettre ta propre image à des millions d'exemplaires au delà des montagnes et des mers, à tous les points du globe, ils l'accrocheront sur les murs des boutiques, la même partout, aussi bien à Tokio qu'à Berlin, au Caire, à Londres ou à Paris. Elle ne fera plus peur même aux enfants.

*L'Ombre* — Ne t'inquiète pas. Ce que tu dis là n'est qu'une partie de mon plan et ce qui se passe je l'avais bien prévu.

*L'homme* — Comment se fait-il que ton plan coïncide avec une situation aussi honteuse pour toi ?

*L'Ombre* — C'est là mon grand secret que je n'ai jamais dit à personne. Tu es un homme d'esprit et puisque tu es tombé entre mes mains je veux bien te le confier.

*L'homme* — (s'approchant du tronc) Est-ce que tu dis vrai ? c'est pour moi énorme de connaître le secret du Diable.

*L'Ombre* — Approche ! Approche ! Ne sais-tu pas que la montagne renvoie l'écho et transmet la voix au loin.

*L'homme* — (s'approchant) Me voici.

*L'Ombre* — (d'une voix profonde) Je me fais vieux.

*L'homme* — Ciel que dis-tu là ?

*L'Ombre* — C'est la vérité. Ça ne m'amuse plus de suivre les enfants dans les ruelles, de m'asseoir sur un banc d'école parmi les garçons. Je ne peux plus me permettre d'avoir par moi-même des rapports avec les gens, chacun séparé-

ment. Je me suis abouché avec des agents, 1 pour 100 millions d'habitants et c'est pour cela que je me suis vu obligé à faire en sorte que les gens se ressemblent de Tokio à Berlin, du Caire à Londres, et de New York à Paris. De cette manière on peut confier leur sort à ces agents.

Tu vois donc maintenant pourquoi le fait que mon image soit la même partout, fait partie de mon plan.

*L'homme* — Ne crains-tu pas que tes agents sur terre ne deviennent puissants au point de s'emparer de ton pouvoir ?

*L'Ombre* — Non vraiment, car je les ai choisis parmi les sans cœurs, ceux dont l'âme est farcie de l'ambition des millions réunis. Ils briguent le pouvoir et la puissance et je la mettrai entre leurs mains et ils se détruiront les uns les autres jusqu'à l'anéantissement complet.

*(Il jette en l'air une boule de la taille d'une orange, comme s'il jouait à la balle).*

*L'homme* — Qu'est-ce donc que cette boule que tu jettes en l'air ?

*L'Ombre* — Ceci est un million d'hectares de l'enfer comprimés dans cette petite orange. Si elle est lancée, toute la contenance sera libérée (elle est destinée au plus fort de mes agents) *(Il lance une autre boule brillante de la taille d'un œuf et jongle avec les deux boules).*

*L'homme* — Et combien d'hectares en contient cette autre ?

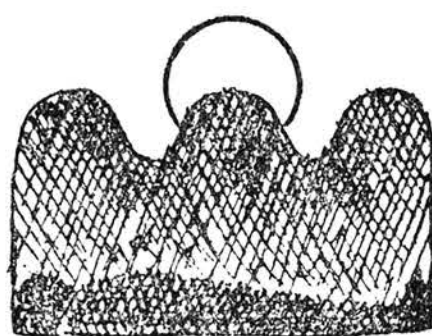
- L'Ombre* — Cent millions d'hectares de l'enfer sont comprimés dans cet œuf, elle est destinée à celui de mes agents qui vient en second (*Il y joint une troisième boule de la taille d'une noisette*).
- L'homme* — Et cette noisette, peut-être diras-tu qu'elle équivaut à mille millions d'hectares ?
- L'Ombre* — Tu l'as dit, elle représente bien mille millions d'hectares de l'enfer. Elle est le troisième de mes agents.
- L'homme* — Ce jeu commence à m'énerver — Ne vas-tu pas cesser cette plaisanterie !
- L'Ombre* — (*Lançant une quatrième boule de la taille d'une perle, s'amusant à jongler des quatre boules dans le vide*) Regarde, quel fini, quel lustre n'est-ce pas un chef d'œuvre ? C'est là un million de millions d'hectares d'enfer, elle est pour le bon dernier le plus faible d'entre eux.
- (Il lance les boules dans le vide de plus en plus fort).*
- L'homme* — Il me semble que ce n'est pas une plaisanterie et tu as l'air sérieux.
- L'Ombre* — Les hommes ne m'intéressent plus beaucoup. Ils ne sont plus tous que des masses énormes faites d'éléments vils amorphes qui ne sont pas belles à voir. Mais tu le sais bien, toi, le meilleur des connaisseurs, car tu es un esthète.
- L'homme* — Je souhaiterais pouvoir descendre à toute vitesse parmi les hommes pour les mettre au courant de tes jeux infernaux.

- L'Ombre* — D'autres bien plus habiles que toi t'ont devancé et ont voulu les en avertir, ils ne les ont pas entendus, crois-tu qu'ils vont t'écouter ?
- L'homme* — Comme j'ai été bête de perdre mon temps à chercher la pierre philosophale, prétendant que l'or rendrait les hommes heureux, alors que j'étais digne d'aller tout droit en Utopie pour trouver la Vérité. Il m'aurait été possible alors de trouver la force de les amener à m'écouter quand je les aurais prévenus des malheurs qui les attendent.
- L'Ombre* — Maintenant que tu as échoué et que tu ne peux plus avoir une telle puissance, j'aimerais te confier que tu m'as causé une grande peur en approchant à ce point d'Utopie — Car si tu y étais parvenu, mes difficultés auraient augmenté, alors que je me fais vieux (*A ce moment le feu s'éteignit, laissant l'endroit dans une obscurité complète*). Où es-tu ô Homme. Allume le feu pour que je te voie... (*on entend les craquements des blocs de glaces qui se brissent suivis d'un grand cri qui fait retentir la montagne*).

Voilà que les glaces perpétuelles t'ont englouti, homme. Tu m'as échappé au dernier moment, comme tu en avais l'habitude en te réveillant brusquement — et maintenant tu as choisi de mourir. (Tristement) Tes peines ont cessé, alors que je dois continuer cette longue lutte pendant des générations.

*La lune s'étant levée, elle projetait l'ombre du tronc sur la montagne, et cela semblait être l'ombre d'un homme endormi, inerte.*

HASSAN FATHY  
*traduction française de*  
RAMSÈS WISSA WASSEF



## *Une Épidémie Moderne*

**A**ppelé il y a quelques mois à donner des conférences dans un état de l'Europe Centrale et logeant dans un grand hôtel de la capitale, comme je demandais à l'aimable cicerone qui m'y avait conduit comment il m'avait présenté pour me valoir la considération quasi royale qui m'y entourait : "J'ai dit, me répondit-il, que vous étiez un grand poète" ; comme je me récriais, il m'asséna : "Il n'y a que cela qui compte pour eux". J'ai su depuis qu'il était lui-même un poète.

Ce mode d'évaluation me fut confirmé peu de jours après. Ayant exprimé dans une de mes causeries mon inquiétude de voir la jeunesse "intellectuelle" de toute l'Europe — et maint de ses maîtres — vouloir que toutes les branches de la littérature — roman théâtre, philosophie — soient poésie, c'est-à-dire subjectivisme, jamais jugement, jamais attitude critique ; de voir que, dans tous les pays (notamment eus-je pu dire, en Europe centrale), les "intellectuels" sont presque uniquement des poètes et à peu près jamais des historiens, des essayistes, des observateurs objectifs, un jeune assistant déclara qu'en effet sa génération entendait que tous les produits de l'esprit doués de quelque valeur fussent poésie et que cela était fort bien ainsi. Quant à l'actuelle épidémie de poètes, mes lecteurs peuvent le constater jusqu'en des domaines où on l'attendait le moins ; tel ambassadeur, tel général d'armée,



tel chef d'état est poète... Avouerais-je mon mauvais esprit ? Cela m'est une faible recommandation pour leur valeur dans l'exercice de leur fonction.

\*  
\* \*

Parlons net ; ce rang suprême conféré à la poésie parmi les démarches de l'esprit assigne à notre époque cette caractéristique : la volonté de ramener l'humanité à un âge infantile(1) ; j'ose dire à un âge barbare quand je pense à la décision mille fois clamée par nos nouveaux aèdes de "communier avec les choses elles-mêmes" hors de toute vue que l'intelligence en pourrait prendre, de s'unir à leur "palpitation interne", à leur "dynamisme essentiel", à leur "surréalité", et autres modes de connaissance qui sont exactement, avec la codification en moins, ceux que pratiquent ou croient pratiquer les peuples de l'Orénoque ou de la Terre de Feu (Voir les ouvrages de Lévy-Bruhl sur la mentalité des races primitives). Je crois pouvoir négliger la prétention de cette poésie de résoudre "les principaux problèmes de la vie" (2) ou de révéler aux hommes "le secret des grandes lois cosmiques"(3). On cherche

---

(1) Sur l'effort de toute une esthétique contemporaine pour ramener l'humanité à un stade infantile, cf. notre *France byzantine*, pp. 31, 55, 99. Un éminent biologiste, M. Jean Rostand, a cru devoir nous répondre que ce retour à l'infantilisme, loin d'être un signe de décadence, est au contraire une preuve de reviviscence, l'enfant incarnant l'avenir, alors que l'adulte plonge dans le passé. Notre clinicien semble oublier :

- a) qu'être un enfant est une chose et décider de l'être en est une autre, qui n'a rien de jeune, mais relève au contraire d'une âme extrêmement vieille qui, devenue impuissante aux jouissances naturelles, en cherche d'artificielles ;
- b) que le stade infantile est une promesse quand il doit se dépasser, non quand il se prend pour une valeur en soi, dont il entend ne pas sortir, comme il advient pour l'art ici en cause.

(2) André Breton, *Manifeste Surréaliste*.

(3) A. Rolland de Renéville, *Réflexions sur la jeune poésie d'aujourd'hui*.

les solutions que les Tristan Tzara ou les Eluard, voire les Mallarmé ou les Rimbaud, ont apportées aux problèmes de la vie ou aux énigmes de l'Univers ; ce qui n'était d'ailleurs pour nous aucunement leur fonction. Cette volonté — chez des hommes hyperévolués — de revenir à l'âge des cavernes est un signe bien classé des âges de décadence — ou de désespérance, deux choses qui, au fond, vont ensemble. Elle fut totalement inconnue du siècle de Sophocle, de Dante ou de Racine, pour citer des poètes d'un certain étiage.

Enfin l'exaltation de la poésie milite contre la civilisation parce que la poésie — singulièrement la poésie lyrique, mais c'est elle qui culmine aujourd'hui — est essentiellement *nationale*, quand elle n'est pas de terroir, intraduisible dans sa réelle valeur, par conséquent essentiellement impropre à unir les nations. Ce qui est propre à unir les nations, c'est la science, parce que ses valeurs sont universelles, essentiellement indépendantes du national. Cette opposition est si vraie que, quand les nations veulent s'affirmer dans leur personnalité mentale irréductible, dans ce qui l'oppose à celle des autres, tout ce qu'elles brandissent, c'est leurs poètes, et non pas leurs savants, dont elles savent que les œuvres témoignent au contraire d'une ressemblance, d'une unité entre les peuples.

J'entends maint de mes lecteurs : "On vous accorde que les poètes sont des enfants, mais les enfants sont charmants". J'en tombe d'accord et suis autant que quiconque sensible à leur charme, mais j'estime fort malade un monde où on les tient pour les grands représentants de la pensée humaine.

JULIEN BENDA

## Le Livre de la Compensation et de la Bonne Fin

(suite)

### XIV.—KHUMARAWAIH ET IBN ABI ASSADJ.

**M**uhammad ibn Abi Assadj(1) avait conclu une trêve avec Khumarawaih, fils d'Ahmad ibn Tulun. Il lui avait juré de ne jamais l'attaquer ni de s'armer contre lui et lui avait livré son fils Dawud en otage. Khumarawaih l'avait cru à cette parole. Mais il apprit bientôt que son adversaire recrutait une armée nombreuse. Sur ces entrefaites, il appela le fils d'Ibn Abi Assadj et lui dit :

— Ton père viole son pacte avec moi !

— Je ne connais point d'autre père que vous, fit le jeune homme.

Touché par ces paroles, Khumarawaih lui fit un cadeau et le laissa vivre parmi ses compagnons. Il partit ensuite à la rencontre d'Ibn Abi Assadj qu'il atteignit à Thonayat (2).

---

N.D.L.R. Nos lecteurs ont pu lire dans le No. d'Avril 1949 p. 387 de larges extraits de l'excellente étude de Mlle. Pauline Guirguis sur Ibn ad-Daya, auteur arabe qui vivait au Caire entre 240 et 334 de l'Hégire. On trouvera ici la suite de la traduction du *Livre de la Compensation et de la Bonne Fin*, cf. le No. de Mai p. 486, Juin p. 45, Septembre p. 136 et d'Octobre p. 208.

(1) Dit Al-Afshine, gouverneur d'Al-Ahwaz, puis de Kânnasrine, allié puis adversaire de Khumarawaih. Il mourut deux ans après la bataille décisive de Thonayat.

(2) C'est la célèbre bataille des moulins.

Abu Abd'allah Muhammad ibn Ismail ibn Al-Kasim ibn Ibrahim ibn Tabataba (1) qui se trouvait alors avec lui, me dit :

“Quand les deux armées furent en face l'une de l'autre, Khumarawaih ordonna d'étendre sa natte de prière de deux rik'a, puis retira de ses sandales l'acte d'après lequel Ibn Abi Assadj s'engageait à ne plus le combattre et dit :

— O Dieu. Je me suis contenté du serment que mon ennemi m'avait prêté en Ton Nom, me croyant préservé par là de sa trahison au cas où parjure, il abuserait de ta Clémence. Je te supplie, O Dieu, de me donner la victoire.

Il remonta en selle. Mais voilà que l'aile droite de son armée bat en retraite, l'aile gauche la suit. Alors, à la tête d'une poignée d'hommes, Khumarawaih chargea sur l'ennemi qui se trouvait en de meilleures conditions et il remporta la victoire. Les soldats ennemis passaient dans nos rangs par bandes. Khumarawaih monta sur une hauteur entouré de nous tous. Inquiet, je dis au prince :

— Il est dangereux pour nous de rester ainsi au milieu de ces gens-là.

Sur quoi, il me donna l'ordre de les conduire au camp. Je les accompagnai non sans éprouver des soupçons, car je redoutais pour Khumarawaih un attentat ou une embûche. Mais, arrivés près d'un cours d'eau qu'ils devaient traverser, je les vis quitter leurs sandales et attendre dans l'attitude normale de personnes en sécurité. Je me sentis alors définitivement rassuré”.

---

(1) Le Chérif Al-Hasaini dit Ibn Tabataba car il était bègue, disputa le trône au calife Al-Ma'mun. Il fut secondé dans sa révolte par Abul-Saraya, qui, dit-on, l'empoisonna.

XV.—UN PROCHE PARENT D'IBN YA'FUR ET  
UNE VIEILLE DAME YÉMENITE.

Un jeune homme venu d'Irak habitait notre ruelle. Il était intelligent et d'humeur paisible. Il se disait proche parent d'Ibn Ya'fur (1). Comme sa situation financière était bien inférieure à celle des divers membres de sa famille, ceux qui connaissaient l'opulence où vivait Ibn Ya'fur conseillèrent au jeune homme d'aller le trouver. Je fis pour lui la quête d'un pèlerinage (2) auprès d'un parent que j'avais. J'y ajoutai les frais du voyage et il partit. A la Mecque il connut une vieille dame yéménite de haut rang à qui il fit connaître sa situation.

— Je me chargerai volontiers, lui dit-elle, de tes frais pour ne pas manquer cette occasion de regagner les bonnes grâces de l'Emir.

Elle l'emmena donc avec elle. Mais, arrivée dans sa famille, elle dit à ses parents :

— Ibn Ya'fur nous a tué un homme l'année dernière. J'ai sous la main un membre de sa famille. Prenez votre revanche.

Les membres de sa tribu se réunirent et on livra le détenu aux parents du défunt. Mais à la vue de l'épée nue il se troubla et pleura.

— Nous refusons de nous venger d'un homme aussi lâche. Le nôtre était un brave, dirent ces hommes.

On relâcha donc le jeune homme qui rejoignit Ibn Ya'fur. Mais le messenger qui l'accompagnait fit savoir à l'Emir que sa tribu ne pouvait se venger sur un tel individu.

---

(1) Révolté qui résidait au Yémen, régna de 256/87 à 270/883.

(2) Quand un musulman meurt dans l'intention de faire un pèlerinage, on donne le montant des frais à un pauvre et les mérites du pèlerinage sont acquis au défunt.

— Tu m'as perdu d'honneur parmi les Arabes de ce village, dit l'Emir au jeune homme, et, furieux, il se fit apporter le tapis des exécutions capitales ainsi qu'un sabre. Il allait le mettre à mort quand son ministre lui dit :

— Ce jeune homme a passé d'une sécurité misérable à une position difficile où la mort le menace. L'Emir condamnerait plutôt celui qui, après avoir connu les délices du commandement et joui de l'autorité, faillit par lâcheté de caractère; que le prince confie à ce jeune homme le commandement de ses troupes et le charge d'une mission de haute importance. Le plus souvent, les qualités d'un homme se font voir lorsqu'il a l'esprit dispos.

Abou Abd'Allah Muhammad ibn Amer le Yéménite me dit :

“Le prince écouta le conseil de son ministre. Dès lors, ce jeune homme prit de l'ascendant, dépassa les membres de sa famille par son courage. Il envahit le territoire de la tribu dont les habitants l'avaient outragé, tua plusieurs enfants de la vieille Yéménite et ne se retira qu'il n'eût tout détruit”.

---

#### XVI.—AL-KHAIZURAN, MÈRE DU CALIFE AL-RASHID ET LA FEMME DE HISHAM.

Yusuf ibn Ibrahim, mon père, me rapporta ceci qu'il tenait d'Ibrahim ibn Al-Mahdi :

“Je me trouvais un jour chez Khaizuran (1), la mère du Calife Ar-Rashid. Elle habitait alors le palais

---

(1) Epouse du calife Al-Mahdi, mère d'Al-Hadi et de Harun Al-Rashid. Femme très autoritaire, fit assassiner son fils Al-Hadi qui voulait mettre un frein à son despotisme pour élever au trône son second fils Al-Rashid.

qui porte son nom et qui, après sa mort, échut à Umm Muhammad, la fille du Calife Ar-Rashid. Al-Khaizuran était assise sur une couverture arménienne, posée sur un tapis de même origine. On avait placé de chaque côté des coussins d'Arménie. Sur le plus haut de ces coussins, Zeinab bint Soliman ibn Ali (1) avait pris place. A gauche, se tenaient les mères des enfants du calife Al-Mansour et d'autres femmes Abbassides. Une femme entra et debout sur l'extrême bord du tapis, elle salua et dit :

— O épouse de l'Emir des Croyants. Je suis Moraya, veuve de Hisham ibn Abdel-Malik, puis de Marwan ibn Mohamed. Vous avez devant vous une femme triste et pauvre qui n'arrive pas à couvrir sa nudité.

— A ces mots, je vis les yeux de Khaizuran se remplir de larmes, reprit Ibrahim.

Pour prévenir tout sentiment de pitié, Zeynab coupa la parole à Moraya et s'adressant à Khaizuran, elle lui dit :

— Crains Dieu et cesse de t'attendrir sur le sort de cette maudite, tu l'expierais en enfer. Puis, se tournant vers Moraya :

— Puisses-tu demeurer toujours ainsi ; dit-elle. As-tu donc oublié le jour où je suis entrée te voir à Harran (2) ? Tu étais assise alors dans la Cour du Palais, sur cette même étoffe qui recouvrait ce même tapis. On avait placé autour de toi ces mêmes coussins pour servir de siège aux mères de vos fils de despotes. J'étais debout à cette même place où tu te trouves à présent. Je te priai et te suppliai de m'accorder le

---

(1) Femme de Muhammad ibn Ibrahim Al Imam et arrière petite fille de Abdel-Muttalib, très cultivée dans les sciences coraniques, eut des disciples qui portent son nom : les zainabites.

(2) Deux vallées en Mésopotamie portent ce nom.

corps de l'Imam Ibrahim (1), redoutant qu'on ne le mutilât.

Tu me dis d'un air sombre : "Qu'ont les femmes à se mêler des affaires des hommes", et tu me fis jeter dehors sans ménagement.

Je me suis donc adressée à Marwan lui-même qui se montra bien plus favorable envers ses parents. Il me dit : "Je regrette la mort de mon cousin et je n'ai pas donné l'ordre de le mutiler". Il me fit choisir ou de lui abandonner les soins de l'enterrement ou qu'on me livrât la dépouille du défunt. Je préfèrai me faire remettre le corps. Marwan y ajouta un linceul que j'acceptai volontiers.

Et Ibrahim de continuer :

"Se tournant vers Zeinab, Moraya lui dit :

— Ne dirait-on pas, ô fille de Soliman que tu approuves mon ingratitude envers mes parents pour vouloir encourager la mère de l'Emir des Croyants à m'imiter.

Puis s'adressant à Khaizuran :

— Tout ce que Zeinab vient de dire est vrai. Vous voyez bien ce que j'y ai gagné. Heureux celui que le malheur des autres instruit.

Puis elle se retira. Al-Khaizuran l'aida à rétablir sa situation grâce aux donations réitérées qu'elle lui fit :

---

## XVII.— LÉON, ROI DES BYZANTINS ET LE GÉNÉRAL MICHEL.

Mon père, Yusuf ibn Ibrahim me dit qu'il avait entendu un certain Pierre raconter ceci à Ibrahim ibn Al-Mahdi :

---

(1) Ibrahim ibn Muhammad ibn Ali ibn Abd-Allah fut le premier à prétendre au Califat parmi les Abbassides. Marwan ibn Muhammad, le dernier calife omayyade l'arrêta, le jeta en prison où il le fit assassiner.



“Lorsqu’il apprit la mort du calife Ar-Rashid, l’empereur Nicéphore(1) ordonna une fête que tous les Grecs célébrèrent. Il renouvela cette manifestation de joie avec plus de pompe à la nouvelle de la discorde qui éclata entre Muhammad Al-Amin et son frère Al-Ma’mun. La révolte D’Abul Saraya (2) lui fournit l’occasion d’une troisième fête. Puis il fut tué à la bataille qu’il livra aux Bulgares (3).

Comme les généraux grecs s’étaient ensuite réunis pour demander à leur patrice de leur choisir un empereur, il leur proposa un Arabe du nom de Léon (4) qui fut élu à l’unanimité. C’était un homme fort intelligent qui sut étouffer la révolte des Bulgares. Sous son règne, les Grecs vécurent dans une aisance qu’ils avaient peu connue au temps de Nicéphore lui-même. Mais sa conduite déplaisait à ses sujets car il donnait à pleines mains et libérait les prisonniers musulmans.

Or, au cours d’une beuverie qui réunissait les douze généraux, l’empereur fut critiqué amèrement et celui qui cherchait le plus à le compromettre fut ce

---

(1) Nicéphore I, empereur byzantin (802-811), remplaça Irène sur le trône. Les troubles intérieurs divisaient son empire et le péril bulgare contre lequel il essaya en vain de lutter lui coûta le trône et la vie.

(2) Al-Sariy ibn Mansour Al-Shibani, prit parti pour Amine contre son frère Al-Ma’mun, puis il révolta contre lui celui-ci et s’allia à ibn Tabataba, s’empara de Kufa, Basra, Wasit et plusieurs autres forteresses. Vaincu par les armées du Calife, il fut arrêté et condamné à mort en 200/815.

(3) Il faut lire : les Bulgares. C’est par la victoire décisive de Mésembria en 817 que Léon V assura pour trente ans la paix à l’empire byzantin du côté du Nord.

(4) Léon V l’Arménien, empereur d’Orient (813-820), assassiné à Constantinople pendant la nuit de Noël. Il fut proclamé empereur par les troupes byzantines irritées des désastres éprouvés par Michel I, dans la guerre Bulgare. Il réussit à repousser tous les assauts des Bulgares et les obligea à la retraite en 817.

même Michel (1) qui, plus tard, monterait sur le trône et aurait pour successeur une femme.

Le roi Léon, venant à apprendre la nouvelle de cette réunion et les propos qu'on y avait tenus, envoya, un samedi, quérir le général Michel. Il le fit mettre dans un sac en poils, juste à sa mesure, les pieds au fond. Quand on mit le sac debout, la tête de Michel touchait à l'ouverture que l'on ferma avec ses cheveux, après avoir fait remplir le sac de sable.

Ceci fait, l'empereur appela ses cuisiniers et leur demanda de préparer un grand banquet comme pour les jours de fête. Il dit ensuite aux autres généraux, pendant que Michel se trouvait là, figé dans son sac :

— Quand nous aurons fini, demain, après l'office religieux, nous jetterons Michel à la mer, nous dînerons après, car ce sera pour nous un jour de liesse.

Les généraux, dit Pierre, ne se retirèrent de là que pour se réunir ailleurs.

— Puisque cet Arabe ose mettre la main sur Michel, il en sera de même avec nous.

Ils décidèrent de prendre leurs armes et de pénétrer chez l'empereur pour le mettre à mort. Ce meurtre accompli, ils tinrent conseil pour désigner son successeur. Comme chacun d'eux aspirait au trône, l'un des généraux, pour les mettre d'accord, leur proposa d'élire Michel.

— Il vous en saura gré, leur dit-il, car il vous aura dû la vie.

Cet avis raisonnable fut pris en considération. On amena Michel que l'on tira du sac et qu'on lava.

---

(1) Le Général Michel ou Michel d'Amorium. Proclamé empereur sous le nom de Michel II (820-829). Il succéda à Léon l'Arménien et fut porté au trône les pieds encore enserrés dans les fers et reçut les hommages avant qu'un forgeron les eut brisés. Il fit mutiler et cloîtrer les quatre fils de son prédécesseur.

Le patriarche ayant été averti vint, et l'on revêtit Michel des vêtements impériaux. Ce fut alors qu'on lui apprit la nouvelle du meurtre de Léon et sa proclamation. On se rendit ensuite dans la grande salle du conseil, où l'on avait préparé le festin.

— Maintenant, ô roi, lui dit l'un des généraux mangez de ces mets que Léon avait préparés pour s'en délecter après vous avoir mis à mort.

— Il ne sied point à l'empereur, répondit Michel de se sentir redevable envers l'un de ses sujets. Vous avez tous contribué à me sauver la vie. Vous êtes donc mes bienfaiteurs. Je ne dînerai point avant de satisfaire les souhaits que chacun de vous à faits durant toute sa vie.

Et les assistants de lui confier les plus chers de leurs désirs, mais ils ne demandèrent rien d'impossible. Michel les exauça à l'instant et comme on le pria de nouveau de se mettre à table il reprit :

— Je n'en ferai rien que je ne sois relevé de mes devoirs envers Dieu et feu l'empereur Léon. Puis se tournant vers le patriarche :

— A quoi condamne-t-on celui qui ôte à son empereur l'air et la vie ? lui demanda-t-il.

— Qu'on lui ôte l'air et la vie, répondit le patriarche.

— Votre patriarche a prononcé lui-même votre arrêt de mort, dit Michel aux généraux ; et la sentence qu'il a rendue est irrévocable. Et quand on les eut tués jusqu'au dernier, Michel se mit à table et commença à manger".

---

## XVII.—SAIF IBN DHI YAZID ET SON VAIN-QUEUR.

Voici l'un des récits traduits du persan par Ibn Al-Mukaffaà et que les Arabes se transmettaient.

“Vaincu par le roi d’Ethiopie, Saif ibn Dhi Yazan(1) alla trouver Khosraw (2) pour lui demander aide et protection. Mais le roi d’Ethiopie avait gagné à sa cause l’interprète de l’empereur. Il le pensionnait largement pour qu’il modifiât les plaintes adressées contre lui. Khosraw avait l’habitude de sortir en tournée une fois par mois. Ses sujets pouvaient alors l’aborder et les solliciteurs qui n’avaient pas eu la possibilité de l’atteindre au palais s’adressaient directement à lui. Saif ibn Dhi Yazan, profitant de cette occasion lui dit en le voyant venir :

— Soyez heureux, ô roi, je m’appelle Saif ibn Dhi Yazan. L’usurpateur de l’Ethiopie, un homme belliqueux et agressif, ayant envahi mon royaume m’expulsa d’un pays que ma famille gouvernait depuis deux cents ans et plus. J’ai recours à vous pour que votre souveraine puissance m’aidât à reconquérir le royaume de mes pères.

Comme l’empereur demandait à son interprète de lui traduire ce discours :

— Je suis un Arabe de haute condition, traduisit celui-ci. Je suis tombé dans la misère, ma famille endure la faim et je vous demande de m’aider à me remettre.

Khosraw lui accorda donc une gratification. Saif ibn Dhi Yazan en fut surpris, car cette offre ne répondait pas à sa demande.

---

(1) Dit Abu Murrâh, Amer ibn Aslam ibn Yazid eut recours à l’empereur persan, Khosraw Anospharwan ibn Combath pour obtenir de lui une aide contre les Ethiopiens, par contre il s’engagea à lui payer un tribut. Il fut tué par ses esclaves éthiopiens après un règne de vingt-cinq ans.

(2) Cosroès, titre de l’Empereur de Perse.

N.B. Il y a sans doute confusion. Ibn Kutaïba nous dit que s’étant embarqué sur huit bateaux, l’armée de Saif ibn Dhi Yazan en perdit deux. Ils avaient fait naufrage près de la côte.

Sans perdre patience, il attendit la journée suivante pour s'approcher de l'empereur et lui dire :

— Que Dieu garde l'empereur. Je vis dans l'abondance et le bien-être. Je ne vous demande que votre protection et votre appui.

— Que dit cet homme ? demanda l'empereur.

— Que votre première gratification a été insuffisante, répondit l'interprète.

L'empereur lui ayant renouvelé sa donation. Saif ibn Dhi Yazan comprit la ruse. Il attendit le jour suivant et pour la troisième fois alla trouver Khosraw. En le voyant venir, il s'écria :

— Dieu protège le prince ! Voici le perfide ! et quand l'interprète eut traduit ce mot, il reprit : “le traître”.

Voyant alors que la physionomie de l'empereur prenait une expression interrogative, il redoubla : “Voici le menteur !...”

Khosraw lui fit alors signe de le lui montrer et Saif ibn Dhi Yazab de lui indiquer l'interprète. L'empereur remplaça à l'instant même son interprète par un autre qui lui traduisit fidèlement les détails de cette aventure. Le premier interprète fut décapité et Khosraw reçut favorablement Saif ibn Dhi Yazan, lui sachant gré de son opiniâtreté à se faire comprendre. Il l'invita à venir le trouver au palais. Quand il s'y rendit, l'empereur lui demanda de désigner lui-même le genre et le nombre de combattants qu'il désirait :

— Je prie le roi de me livrer tous les prisonniers d'âge mûr. Ils sont fermes dans le combat et sacrifient généreusement leur vie.

Khosraw fit relâcher des prisons de l'Etat, tous les hommes d'âge mûr, et Saif ibn Dhi Yazan s'embarqua avec eux pour son pays. A peine eut-il mis pied à terre qu'il brûla tous les vaisseaux à l'insu de ses soldats. Quand ils s'en aperçurent, il leur dit :

—Ne faiblissez pas ou vous serez perdus. Combattez plutôt avec la valeur de celui qui sait que la mer ne lui est d'aucun secours.

Son armée déploya tant de zèle et d'obstination qu'elle mit l'ennemi en déroute. Elle enleva même une grande partie de l'Ethiopie, l'annexa aux domaines de Saïf ibn Dhi Yazan qui n'eut plus rien à craindre de son redoutable ennemi.

---

## XIX.—ABUL WAZIR ET DES FONCTIONNAIRES.

Harun ibn Mallul me dit :

“Abul-Wazir (1), l'oncle maternel d'Abu-Ayyub, venait d'être nommé Intendant des Finances et il trouva que les fonctionnaires avaient mis cette administration dans un grand désordre. Il eut donc recours aux confiscations, leur imposa des contrats (2) onéreux, pressurant ainsi les contribuables.

Or, Abul-Wazir avait un secrétaire dont j'ai oublié le nom, perspicace et minutieux, auquel on attribuait toutes les sévérités de son maître.

Un certain nombre de fonctionnaires mal-intentionnés, s'étant un jour rendus chez le secrétaire, continua Harun, celui-ci pressentit le danger, ferma sur eux la porte de son cabinet et se mit à les examiner un à un. Quand il les eut reconnus, il écrivit ces mots sur le mur avec un morceau de charbon :

---

(1) Ministre sous la régence d'Al-Mutawakkil après la destitution d'Ibn Al-Zayat. Disgrâcié, Mutawakkil s'empara de toutes ses richesses.

(2) Littéralement les Bakts ou tribut nubien. Ce mot apparaît dans la littérature comme terme technique pour le tribut que le royaume chrétien de Nubie avait à fournir au gouverneur égyptien des califes. Les musulmans devaient lui fournir en retour un troc de nature très primitive : froment, orge, vin, tissus précieux etc.

— Monseigneur, telle et telle personnes m'ont tué, et il nomma les meneurs de cette conspiration.

Les meneurs forcèrent bientôt la porte et le tuèrent. A cette nouvelle, Abul-Wazir se rendit lui-même sur le lieu du crime et comme il regardait les murs du cabinet, il vit les mots écrits au charbon. Il arrêta les coupables qui avouèrent leur crime et furent mis à mort.

C'est ainsi que fut vengé le secrétaire”.

---

## XX.—IBN AL-ABRAD ET SON SECRÉTAIRE.

Un homme appelé Ibn Al-Abrad (1) qui occupait une place éminente aux bureaux administratifs de l'armée, aimait à passer pour très zélé dans le service du prince.

Le général Muhammad Ibn Abba (2) fit sa connaissance et l'entoura de sa sollicitude, le servit avec empressement et lui donna accès auprès de Khumarawaih qui l'employa au service des impôts. Ibn Al-Abrad, ayant besoin d'aide, engagea un certain Nasr ibn Al-Kasim. Mais cet homme s'employa moins à aider son maître qu'à le desservir auprès du secrétaire de Khumarawaih. Or, il lui avait un jour écrit un billet où il cherchait à attaquer son maître dans sa réputation, sa dignité et sa capacité. Le porteur se trompa d'adresse et remit le billet à Ibn Al-Abrad

---

(1) Il faut lire : Ibn Balburd. Préfet de police sous le gouvernement d'Ibn Tulun, réduisit la révolte d'Abbas, fils d'Ahmad ibn Tulun qui se trouvait alors à Barqua et rentra vainqueur.

(2) L'un des grands généraux d'Ibn Tulun, conseiller de Khumarawaih, passa aux rangs ennemis, mais sans avoir perdu tous ses biens. Ibn Sulaiman l'emmena prisonnier à Bagdad.

en personne. Celui-ci y découvrit des propos outrageants à son égard et congédia son employé.

Nasr ibn Al-Kasim croyait avoir gagné, par ses dénonciations, les bonnes grâces du secrétaire de Khumarawaih. Aussi crut-il, à la mort du prince, pouvoir entrer au service du secrétaire qui venait d'être maintenu dans sa charge. Vaine espérance.

— Qui nous a dénoncé quelqu'un, nous dénoncera à notre tour, dit le secrétaire et Nasr ibn Al-Kasim mourut bientôt de dépit.

---

## XXI.—DÉGUISEMENT D'AMR IBN AL-'AAS.

J'ai entendu Saïd ibn Abd-Allah ibn Al-Hakam (1) dire :

“On trouve l'anecdote suivante dans des récits égyptiens dignes de foi :

Après la conquête de l'Égypte, Amr ibn Al-Aas avait l'habitude de se déguiser en simple particulier et de sortir seul, cherchant à déceler les intentions des Coptes envers les musulmans. Comme il avait prolongé sa marche jusqu'à la banlieue de Fustat, il rencontra un groupe d'hommes qui le saisirent.

— Faites de moi ce que bon vous semble, leur dit-il, mais ne me livrez pas au prince, car je viens de fuir ses geôles.

— C'est une occasion, dirent quelques uns d'entre eux, ramenons-le lui. Il le tuera et nous serons récompensés.

Comme on le reconduisait de force au palais de l'émirat, il se débattait, refusant de les suivre. Mais

---

(1) Frère de Abder-Rahman, le grand historien d'Égypte.



à peu de distance du palais, les gardes l'ayant aperçu, allèrent au devant de lui.

— Qu'aucun d'eux ne vous échappe, dit 'Amr à ces gardes, et quand ils les eurent arrêtés jusqu'au dernier, il les mit tous à mort. Mais 'Amr cessa de se promener incognito.

---

## XXII.—AD-DAFFANI ET UN ENDORMEUR.

J'avais connu, sous le règne de Khumarawaih, un vieillard spirituel et beau parleur appelé Ad-Daffani. Il gagnait sa vie en transportant les courriers des préfets à leurs agents de province.

“J'étais parti, me dit cet homme, avec quelques lettres pour la Sharkieh. En route, je rencontrai un homme vêtu ainsi qu'un médecin. Il me demanda quel était mon métier.

Je me posai comme un marchand de céréales, ce qui excita l'avidité de mon compagnon, car c'était un endormeur (1).

— Quel bel endroit, dit-il, si nous mangions ici.

J'y consentis. Il prit alors dans sa sacoche deux tartines, mit une devant moi et garda l'autre pour lui, puis, muni d'une cruche, il s'en alla chercher de l'eau. Poussé par la gourmandise, je profitai de son absence pour échanger ma tartine contre la sienne. Il revint et nous commençâmes à manger. Mais, à la première bouchée qu'il avala, il tomba sans connaissances, les yeux hagards. A ce moment-là, des gens qui passaient me demandèrent ce que mon compagnon pouvait avoir.

---

(1) Littéralement : Mubannidj, malfaiteur qui endort ses victimes à l'aide de stupéfiants.

— Je n'en sais rien, par Dieu, leur répondis-je.

— Oh ! tu n'es qu'un endormeur et tu as drogué ce pauvre diable sans doute, et ils m'arrêtèrent.

Par bonheur, le lieutenant de Musa Ibn Tunikh (1) qui remplissait la charge de commissaire de police dans cette ville, était l'un de mes protecteurs.

On nous fit donc entrer, mes accusateurs, mon compagnon qu'ils portaient, et moi. On avait même conduit les deux ânes jusque là.

— C'est un endormeur que nous avons rencontré, dirent ces hommes en me désignant. Le préfet de police me dit alors en riaut :

— Depuis quand as-tu appris ce métier-là ?

— A partir d'aujourd'hui, répondis-je et je commençai à lui raconter cette affaire. Je lui montrai ensuite la recommandation dont le préfet Ibn Tunikh m'avait pourvu.

On fouilla la sacoche de mon compagnon et l'on y trouva des tranches de pain soporifique et d'autres ordinaires, des cordes à étrangler et des pierres pour assommer ses victimes. Ce fut avec ces mêmes cordes et ces mêmes pierres qu'on étrangla et assomma cet individu jusqu'à ce qu'il expirât.




---

(1) Préfet de police sous le gouvernement d'Ahmad ibn Tulun ; il fut destitué et ne recouvra ses fonctions que sous Khumarawaih. Il y demeura jusqu'à l'arrivée de Muhammad ibn Sulaiman en Egypte.



*Fidèle à nos engagements nous venons de vous donner des exemples sur la récompense du bien et le châtement du mal. Nous espérons par là vous aider à persévérer dans la voie du bien pour que vous cherchiez à être payé de retour. Nous aimerions vous détourner de la voie du mal et du désir violent de la vengeance.*

*Rendons le bien pour le bien, a-t-on dit et celui qui prend les devants se révèle meilleur. Le mal récompense le mal et l'instigateur est bien le pire des deux.*

*Dans le chapitre suivant, j'ai cru bon de vous raconter, Dieu vous protège, quelques récits, dont les héros s'étant armés de patience, ont abouti à une bonne fin. Dans la détresse, l'âme doit se soigner, en effet, car le désespoir l'anéantirait. L'homme doit savoir aussi que toute angoisse ne dure qu'un moment. Puis elle se dissipe comme la nuit dans la clarté du jour. La faiblesse devant la misère avilit enfin notre âme, c'est pourquoi il faut la reconforter, sinon le mal progresse et la crise continue.*

*En méditant sur ce dernier chapitre on se sent plus disposé à la patience et plus soumis à la volonté du Tout-Puissant et Grand. Aspirons à sa grâce à l'issue de l'épreuve.*

*Dieu veuille nous bien guider !*



## TROISIÈME PARTIE

## LA BONNE FIN

## I.— LES FILS D'OMAR AL-IKHBARI ET UN MALANDRIN.

Qu'on m'apporte l'un après l'autre les objets qui restent du dépôt”.

Une vieille femme leur faisait ce service. Elle avait pour fils un malandrin qui jouait aux pigeons (1). Après avoir tout mis en dépôt, ils reçurent une dernière sacoche d'argent. Ils la remirent à la vieille femme pour qu'elle la leur gardât chez son fils.

Le domestique qui l'avait accompagnée revint leur dire.

— Nous avons trouvé cet homme devant la porte ouverte d'un pigeonnier. Il tenait dans la main des pigeonneaux couverts de duvet. Quand la vieille femme lui fit la commission, continua le domestique :

— Je n'ai ni coffre, ni bahut, dit-il, puis s'adressant à moi, il me dit : “Mets ce que tu portes dans ce nid vide”. J'obéis, déposai mon sac et me retirai.

“Nous étions certains, reprirent les fils d'Omar, que cet homme dilapiderait l'argent confié, de connivence avec ses camarades et les parieurs aux pigeons.

Nos affaires une fois rétablies et n'ayant plus rien à craindre, nous envoyâmes réclamer le plus clair du dépôt au vieillard chez qui nous l'avions placé. Mais il dit au domestique :

---

(1) Jeu de hasard qui consiste à dresser les pigeons à la chasse ou au combat. Il avait ses règles et ses conditions. On prétend que ce jeu fut de tout temps connu en Egypte, en Grèce et en Italie.

— Tu commets une erreur, car ce n'est pas à moi que cette demande s'adresse.

Bouleversés par cette réponse que le domestique nous rapporta, nous allâmes le trouver. Il nia et se plut à se moquer de nous. La confiscation de nos biens nous avait moins affectés que cette dernière catastrophe. Dans notre désespoir, nous ne savions plus que faire. Dénoncer cet homme ? Mais nous attirerions sur nous l'attention malveillante de nos ennemis, s'ils venaient à connaître la valeur du dépôt.

Plutôt nous taire et nous fier à la vengeance du sort, puisque nous étions certains de la vilénie et de l'iniquité générales. Passant un jour nous voir, la vieille femme nous dit :

— Nous avons restitué sans doute le plus clair de notre dépôt, j'irai demander le reste à mon fils.

Elle se fit accompagner du domestique qui devait porter la sacoche.

De retour, celui-ci nous dit :

— Nous avons rencontré notre homme debout devant le pigeonnier. Comme la vieille lui apprit le motif de notre visite :

— Va prendre la sacoche là où tu l'as mise me dit-il.

Elle était encore recouverte d'ordures quand elle nous fut remise. Nous la pesâmes. Elle était intacte. L'honnêteté d'un homme tel que lui nous surprit vivement. Pour l'en récompenser, nous lui fîmes cadeau de mille dirhems. Mais il les jeta à la face du messenger et l'insulta. Ce dernier geste nous décida à le gagner à notre cause. Nous appelâmes la vieille et lui demandâmes d'aller le quérir à l'instant.

— Pourquoi te retirer quand nous avançons vers toi ?

— Dieu vous garde, répondit-il, il vaut mieux trahir que de se faire payer pour un acte de probité.

— Que Dieu te le rende, mais ces sentiments manquent à tout autre que toi.

— Pourquoi ? Vous a-t-on frustré d'une partie de votre dépôt ? Faites-le moi savoir et je saurai vous le rendre en usant de quelque adresse.

La noblesse de cet homme et ses généreuses dispositions nous encouragèrent à nous ouvrir à lui. Quand il eut tout appris :

— Faites en sorte que l'un de vos domestiques en qui vous avez le plus de confiance reste éveillé. Je l'appellerai peut-être pendant la nuit.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Ce que je ne puis vous dévoiler. Que Dieu me vienne en aide et vous serez soulagés de votre détresse.

Nous en convîmes sans lui demander d'autres explications.

Il réunit bon nombre de ses compagnons et força la demeure de notre dépositaire.

— Ne crois pas, lui-dit-il, que nous sommes venus pour te voler. Nous n'en voulons pas à ta fortune. Nous te réclamons simplement le dépôt des deux fils d'Omar Al-Ikhbari. Si tu nous le rends, nous sortirons comme si de rien n'était : si tu cherches à nier ou à appeler au secours, nous te tuons à l'instant. Nous serons bien aises d'être arrêtés et mis à mort. Nous mourrons martyrs. Nous gagnerons en plus les mérites d'avoir défendu un bien que tu as cherché à voler.

Disant cela, il le tira par la barbe et le pressa de répondre.

— Le dépôt est dans ce réduit, fit le vieillard.

Il appela son domestique et lui demanda de retirer tout ce que les fils de Omar lui avaient confié. Ce fut d'abord une corbeille de pierreries, puis une autre remplie de pièces de brocart broché d'or, et des sa-coches d'argent pour terminer.

Ceci fait, notre homme dit au vieillard.

— Il y va de ta vie si tu caches autre chose. Mais si tu te montres honnête homme, nous serons à jamais tes fidèles serviteurs et tes alliés.

Arrivés, lui et ses hommes devant nos maisons, ils appelèrent le domestique, entrèrent et nous remirent le dépôt qu'ils portaient.

Ils nous mirent au courant de leur démarche et nous demandèrent de tout vérifier.

— Nous resterons à vous attendre dans le vestibule, reprirent-ils. Vous nous direz s'il vous manque encore quelque chose.

En comparant le contenu du dépôt aux listes que nous possédions, nous constatâmes qu'on n'y avait pas touché. Nous recouvrions ainsi notre première fortune, notre misère prit fin. Aucun de ces hommes ne voulut accepter les présents que nous leur offrîmes et ils se retirèrent”.

---

## II.— UN HOMME TOMBÉ DANS LA MISÈRE ET 'ABBAS LE BARMÉKIDE.

Ahmad ibn Ayman (1) me dit :

“J'avais travaillé dans ma jeunesse comme secrétaire du Barmékide 'Abbas ibn Khalid. C'était un homme à la langue venimeuse et qui n'était pas maître de ses accès de colère. Nous étions tous les deux chez lui à Bagdad en train de travailler, quand un jeune homme de belle apparence, mais vêtu de loques, vint trouver 'Abbas. Comme il s'inclinait pour le saluer :

---

(1) Secrétaire et favori d'Ibn Tulun. Salawy et Ibn Saïd rapportent d'après lui plusieurs anecdotes sur la vie de son maître. Il fut disgrâcié à la fin de ses jours et jeté en prison.

— N'es-tu pas le fils de notre ami un tel ? demanda 'Abbas.

— Oui, Monseigneur, répondit le jeune homme.

— Ton père était cependant fort élégant, et très distingué dans sa mise. Que t'est-il arrivé pour être dans cet état ?

— Mon père menait un train de vie supérieur à ses revenus. A sa mort, j'ai dû me contenter de peu afin de sauver les apparences. Tout à coup, et cela ne date que d'hier, je me suis senti non seulement abattu, mais incapable de cacher plus longtemps ma misère. C'est pourquoi je suis venu vous trouver.

'Abbas lui donna cent dirhems et lui dit :

— Essaye de te tirer d'affaire avec cette somme. Je te ferai bientôt gagner ta vie.

Le jeune homme se retira.

— Suis ce jeune homme, dit alors 'Abbas à l'un de ses fidèles serviteurs. Tu relèveras ce qu'il dépensera en cours de route et tu me procureras l'adresse de son domicile.

A son retour, le serviteur fit son rapport.

— Monseigneur, ce jeune homme n'est qu'un hâbleur. Il a dépensé plus de trente dirhems à s'acheter du froment, du sucre, du miel, beaucoup de viandes, tout ce dont on se sert enfin pour préparer un festin de noces. Il a dû lancer des invitations, puisqu'il a engagé un spécialiste de ces banquets. J'ai identifié son domicile.

— Laisse-le maintenant, fit 'Abbas.

Peu de jours après, le jeune homme revint. Abbas le reçut froidement, bien que celui-ci s'éternisa dans sa visite.

— Mon oncle et Monseigneur, lui dit alors le jeune homme, ce n'est pas ainsi que vous m'avez reçu la première fois.

— C'est que la première fois je croyais pouvoir te rétablir. Maintenant, j'en désespère, dit 'Abbas.



— Pourquoi cela ?

— Mon domestique m'a appris que tu as dépensé avant de rentrer plus de trente dirhems alors que trois dirhems pouvaient te suffire.

— Si vous saviez la vérité, vous m'auriez excusé.

— Eh bien ! Quelle est-elle ?

— J'ai toujours vécu dans la gêne, mais ne demandais rien à personne. Nous nous en tenions, ma famille et moi au strict nécessaire. Un tel, et il nomma un riche marchand, habite près de nous et les lucarnes de sa cuisine donnent sur notre maison. Comme il a donné depuis peu, un grand dîner où il vous a sans doute invité, l'odeur et la fumée des mets remplissaient notre maison au point qu'elle en était toute saturée.

— On grille du chevreau, disait l'un de mes petits enfants.

— On fait frire des saucisses, reprenait l'autre.

— Comme je voudrais goûter à ces tartes dont je sens l'odeur, disait un troisième.

Ces paroles me broyaient le cœur. Je comptai sur une invitation pour rapporter des miettes à mes enfants. Ce fut en vain, car le maître ne m'en avait pas jugé digne. Il m'enverra peut-être quelque chose, me disais-je. Il n'en fit rien et je passai une nuit plus agitée que si j'avais été piqué. A mon réveil, je ne voyais, dans tout Bagdad, que vous seul pour me venir en aide. Les quelques dirhems que vous m'aviez donnés m'ont permis de faire plaisir à mes enfants qui n'ont cessé de vous bénir.

— Tu as bien fait dit 'Abbas. Que Dieu te bénisse.

Il fit seller, mit ses habits et me demanda de l'accompagner chez ce marchand, continua Ahmad ibn Aymal.

— Quel maudit banquet, lui dit 'Abbas ! Tu risques simplement de faire disparaître notre félicité et d'abrèger le cours de notre existence et il lui conta l'histoire du jeune homme.

— J'ai décidé d'offrir des aumônes au nom de chacun de tes invités, reprit-il. Si tes amis se détournent de toi et s'abstiennent de se rendre à tes invitations un autre soir, tu en es le seul responsable.

— Je vais me substituer à toi, dit le marchand, à cause de ma négligence, en donnant cinq cents dinars.

— Apporte-les moi, dit 'Abbas.

Il se rendit ensuite chez certaines personnes de ses connaissances et leur demanda une aide pour un homme de bonne famille qui se trouvait dans la gêne. On lui remit encore cinq cents dinars.

Rentré chez lui, Abbas trouva le jeune homme à qui il avait demandé de l'attendre.

— Que préfères-tu pratiquer en fait de commerce ?

— Je désire être fabricant de tapis, dit le jeune homme. C'est le métier de mes aïeux et ils y avaient excellé : tous ceux qui sont du métier le reconnaissent.

'Abbas appela donc un riche fabricant de tapis, lui confia les mille dinars et lui dit :

— Cet argent appartient à ce jeune homme. Tu le lui placeras dans ton commerce. Achète-lui tout ce dont il a besoin. Je m'en remets à toi pour l'initier au métier.

Puis, se tournant vers le jeune homme :

— Tu ne peux disposer que des bénéfices pour tes dépenses personnelles.

Le jeune homme sortit; il était sauvé de la misère".

Ahmed ibn Ayman me certifia que ce jeune homme eut depuis, un commerce florissant.

Il gagna beaucoup d'argent et devint en peu de temps l'un des fournisseurs du gouvernement. Il devint même l'un des meilleurs spécialistes de son temps.

IBN AD-DAYA

*Traduction et notes de*

PAULINE GUIRGUIS

# LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE

*Les auteurs de ces livres sont égyptiens ou résidents d'Égypte, mais le français est leur langue de culture, l'instrument qui précise leurs pensées et leur donne valeur d'échange humain par la forme universelle dont il les revêt et les sortilèges du style.*

## I.— GEORGES DUMANI : *Le Temps de Souffrir.* (1).

**L**es lecteurs de la Revue du Caire ont eu le privilège de suivre en livraison au courant de l'année 1948, le déroulement d'une pensée passionnée de justice et cherchant à comprendre pour elle-même d'abord, et ensuite pour les autres les événements qui bouleversent le monde de l'après guerre. Ces pages où palpitent l'écho des querelles qui n'ont cessé de ternir la paix valent surtout par la personnalité de l'auteur. Je ne présente Georges Dumani Bey que pour nos lecteurs de l'étranger, car chacun en Egypte connaît et sa brillante carrière au service de l'Etat et son talent d'écrivain et de journaliste. Celui à qui récemment S.E. Nahas Pacha rendait un mérité hommage en rappelant qu'il avait été le Secrétaire Général de la Délégation égyptienne à la Conférence de Montreux, a commencé sa carrière comme avocat et comme journaliste. Dès le début, il se passionna pour la cause

---

(1) éditions de *La Revue du Caire*, Le Caire 1949.

de l'Indépendance égyptienne et fut le compagnon d'armes des premiers chefs de la Révolution Nationale. Secrétaire de Saad Zaghloul Pacha, il avait accompagné le grand leader en France à la fin de l'autre guerre, pour réclamer sur une terre libre, la liberté pour sa patrie. Plus tard, il participa dans les coulisses à toutes les négociations importantes et se vit confier des postes de plus en plus responsables. Durant la guerre, Nahas Pacha le nomma son Conseiller pour la Politique Européenne, poste qu'il créa pour lui et qui ne pouvait être rempli que par lui. On conçoit ce que cette fonction exceptionnelle qu'il occupa de 1941 à 1944, durant la période la plus importante de la guerre et en un moment où l'un des centres de la lutte se situait en Egypte, a pu comporter de tractations secrètes, exiger de connaissance des affaires mondiales, d'énergie, de finesse et de sens diplomatique.

Lorsqu'un tel homme vient ensuite commenter les événements, on conçoit le poids qu'il faut attribuer à ses réflexions. Il ne s'agit pas ici des pensées plus ou moins creuses d'un journaliste irresponsable du type américain, ou des "mémoires" d'un grand homme, qui, tourné vers le passé, cherche à glorifier son rôle ou celui de son pays et dépose solennellement devant l'Histoire un témoignage tendancieux. Dumani Bey, lui, est préoccupé du présent et surtout de l'avenir. Lorsqu'il parle des bassesses de la politique, de l'enfantillage et de l'irresponsabilité des gouvernants et des grands hommes, de l'égoïsme monstrueux des Etats, des luttes sordides des impérialismes, on peut être certain que derrière ces mots il a le souvenir précis de bien de faits et qu'il voit, comme dans un déroulement cinématographique, se précipiter les événements qui demeureront pour nous inconnus. C'est à ce contact direct, c'est à l'action que Georges Dumani doit la sagesse. Sagesse inquiète pour l'avenir

d'un monde qui n'apprend pas les leçons du passé, compassion lucide et passionnée pour une humanité souffrante qui se laisse de nouveau mener par les égoïsmes mesquins de quelques uns. C'est à un guignol tragique ou grotesque, aux gesticulations ridicules et aux conséquences sanglantes que nous assistons, reflétés dans une conscience d'homme du métier, mais resté pur, d'homme qui voit clair et que les bassesses et les compromissions dont il a été témoin n'ont pas forcé à renoncer à ses espoirs et à ses idéaux.

En fait, ce qui nous frappe surtout dans ces notes d'un homme de soixante-cinq ans, vieilli dans la duplicité des chancelleries, c'est la jeunesse de leur enthousiasme pour un monde juste, malgré leur pessimisme apparent, c'est l'ardeur de l'espérance dont le but apparaît plus clair et plus proche malgré les immenses difficultés que dressent de toutes parts les hommes de mauvaise volonté, c'est la simplicité de la langue, qui témoigne que l'auteur vibre réellement à l'unisson des grands sentiments simples qui correspondent aux besoins biologiques de sécurité, à cet appétit d'un bonheur frugal dans la dignité et l'honnêteté élémentaires auxquels aspirent "l'homme de la rue" en Angleterre, "l'homme moyen" en France comme le "petit homme" en Amérique. Comme elles nous paraissent émouvantes la naïveté et l'ingénuité conscientes que ce vieux diplomate a su garder ou retrouver sous le choc des événements de la guerre et de ce qui l'a suivie et qui n'a pas de nom, sinon celui que lui donne Dumani, le Temps de Souffrir. C'est parce qu'il est rempli pour le destin de l'homme des ambitions et des espoirs d'une jeunesse ardente, d'une vraie jeunesse spirituelle, que Georges Dumani se laisse aller à tant de pages éplorées mais qu'anime toujours une vivace volonté de lutte.

Et lorsqu'il nous dit : "Le monde en folie va à sa perte. Rien ne peut-il l'arrêter sur la pente de la destruction totale ?... Non, rien ne l'arrêtera si les peuples continuent à se laisser duper par les jeux sournois de la politique", c'est un "homme du milieu" qui vient vendre les secrets du "milieu" devant le public pour l'avertir des dangers qu'il court, et il faut une grande dose d'espérance pour recommencer à clamer dans le désert.

Mais que des hommes comme Dumani existent, que, malgré tout ce qu'ils ont pu voir pour les désabuser, ils continuent au soir de la vie à croire et à espérer, —et quel plus grand acte de foi y a-t-il que de penser qu'il vaut la peine d'écrire et de publier un livre pour essayer d'avertir l'humanité de ses erreurs, ?— que ces hommes acceptent le rôle de clamer, même dans le désert, est en soi-même une raison d'espérer, quelque pessimiste que soit le ton de leurs déclamations. Certains pourront reprocher à Dumani de n'apporter aucune doctrine constructive et, en condamnant tous les systèmes, de décourager l'action, de précipiter ainsi ce que lui-même redoute. Mais il faut tenir compte de la destination de ce livre. Ceci n'est pas un traité de politique, ni une œuvre de sociologie. Ce sont des réflexions au jour le jour, qui mettent à nu les réactions sincères d'un honnête homme averti qui se refuse à énoncer toute doctrine pour ne pas diviser, pour unir tous les peuples, sans distinction de race et de religion, par delà les nationalismes, pour le seul combat immédiat qu'il importe de livrer, ne fut-ce que pour survivre, le combat pour la paix. Et que ce combat pour la paix ait été repris dans le monde entier par les plus grands intellectuels et savants montre que Dumani a eu la réaction juste. Son livre est un cri d'alarme, donc volontairement alarmant et son pessimisme apparent a pour but de susciter l'action,

indispensable pour sauver le monde d'une nouvelle guerre, d'une guerre atomique qui signifierait sa destruction.

## II.— AHMED RASSEM : *Prose Inutile* (1)

**S**i la prose d'Ahmed Rassem est poétique c'est comme malgré lui et parce qu'il est poète jusqu'au bout des ongles. Alors que d'autres doivent faire effort pour se hisser jusqu'au niveau de la poésie, Ahmed Rassem doit, lui, faire des efforts bien plus considérables, sans doute, pour descendre à la prose des rapports du haut fonctionnaire et pour s'interdire les images chatoyantes qui affluent normalement sous sa plume.

Il y a un charme, propre à l'expression rassemienne, charme d'une très grande complexité et pourtant d'une spontanéité et d'une fraîcheur toujours renaissantes. On ne saurait saisir en quoi consiste ce charme si on ne compare pas ses poèmes aux œuvres occidentales.

Ce qui a caractérisé l'évolution de la poésie en Occident, c'est son intellectualisation, son abstraction croissante. C'est une poésie cérébrale où les sensations du monde externe comme les passions de la vie intérieure sont passées au feu d'une intelligence qui veille toujours. Même les écoles qui ont prétendu tourner le dos à l'intellectualisme et à la conscience tout court pour aller chercher leurs images dans le subconscient et le rêve, sont irrémédiablement victimes de la transposition intellectualiste—et ce n'est d'ailleurs qu'en se plaçant sur un plan de pure cérébralité que le lecteur parvient à prendre un certain plaisir à leurs œuvres. Depuis que Kant s'en est aperçu, nous ne pouvons plus cueillir la sensation de la chose elle-même,

---

(1) Le Caire, 1949.

nous avons perdu contact avec l'objet, même avec nos propres passions et nos rêves que nous contemplons à travers la vitre de l'intelligence. Le mieux, c'est encore lorsqu'acceptant ces conditions, l'intelligence se prend elle-même pour objet de poésie comme chez Mallarmé et Valéry. Mais, le surréalisme et toutes les autres écoles pseudo-bergsonniennes relèvent du faux témoignage : faux rêves, sexualité cérébrale, absurdité raisonnante. Elles n'ont une certaine valeur tragique et lyrique que précisément dans cet effort prométhéen de l'intelligence cherchant en vain à briser le cristal qui la sépare du monde.

Il faut bien l'avouer, c'est encore d'un point de vue occidental que la prose d'Ahmed Rassem nous ravit. Il est possible que pour un oriental de la belle époque, que pour un des courtisans lettrés de la cour des shahs, vers le XVIème siècle, la poésie d'Ahmed Rassem apparaisse sous un tout autre jour. Mais pour nous, c'est un contact pour ainsi dire physique avec une réalité sensorielle et une imagination sensuelle qui, si elles venaient d'un occidental tiendraient du miracle. Je dirai mieux, un occidental qui écrirait comme Rassem, nous paraîtrait inadmissible car l'admiration est historique et géographique et qu'il s'agirait d'un faux. L'occidental qui écrirait comme Rassem composerait des poèmes de genre, se livrerait encore à un exercice intellectuel, et, de ce point de vue, à un exercice usé et sans valeur. Tandis qu'Ahmed Rassem continue simplement la tradition de la poésie orientale en langue française et c'est pourquoi c'est une expérience d'un intérêt exceptionnel, — et s'il imite quelqu'un c'est surtout lui-même. Puis, il ne faut pas oublier que ce n'est pas seulement la matière de la poésie occidentale qui est intellectualisée mais aussi ses critères d'appréciation. Il n'est permis de goûter des vers qu'à travers toute une série d'exigences purement intellectuelles et



au fond totalement extérieures à la beauté sensible de l'image ou des sons considérés. Nous avons besoin de savoir qu'une image n'a jamais été utilisée auparavant, que les sons ne sont pas l'écho d'autres harmonies, que le genre du poème obéit à certaines conventions, répond à certaines modes contemporaines, nous les jugeons par rapport à des doctrines poétiques ou philosophiques, bref nous n'acceptons la réalité déjà transposée du poème qu'après avoir reflété son image à travers un jeu de miroirs et avoir polarisé sa lumière sur des cristaux. C'est une méthode qui est à l'opposé de la manière dont l'amateur oriental goûte les arts : il y cherche un enchantement des sens et de l'imagination ; peu lui importe qu'une forme ait été dite précédemment, pourvu qu'elle soit belle et lorsqu'à une époque on découvre une forme belle, on la voit répétée par tous à satiété. Il ne viendrait à l'esprit de personne de demander son état civil et son passeport, le lieu de sa naissance avant de l'admirer : en ce sens, le plagiat n'existe pas dans l'art oriental parce que la forme est aimée et reproduite pour sa beauté objective, pour le plaisir sensoriel intrinsèque qu'elle suscite.

Ahmed Rassem continue consciemment la tradition de la poésie orientale mais en s'exprimant en français. Il y ajoute certes, des sentiments très intellectualisés, puisés à l'occident, une conscience qui connaît tous les artifices du métier et qui ne recule pas devant les canulars — mais il est remarquable que cette intellectualité ne soit pas capable d'amoindrir le sentiment oriental, qu'elle ne gêne pas la sensation et l'imagination. Le poète se livre aux mélanges sensoriels les plus savants mais ce n'est pas à Rimbaud ou à Helmholtz, mais à l'alchimie du verbe des poètes arabes qu'il nous fait songer. Les sensations sont là, à même, avec leur valeur sensuelle et leur puissance

d'évocation intactes. Rassem, tantôt se contente volontairement des images arabes les plus belles et les plus classiques, tantôt évoque quelque image personnelle d'une simplicité saisissante, ou bien fait miroiter le liquide en fusion de plusieurs sens à la fois ; pour faire contraste, éclate de temps en temps le contrepoint dissonant d'une image occidentale des plus modernes, qui lui permet d'éviter à temps ce que la poésie orientale peut avoir parfois de trop sucré. C'est avec un art parfait que l'auteur dose ses mélanges, jamais l'intellectualisation ne dépasse ce qu'il faut pour faire sentir que le poète connaît les sortilèges des poésies d'Europe mais leur préfère les subtilités natives mais toujours directement sensorielles de l'Orient. Un charme raffiné, un enchantement complexe se dégagent qui pénètrent cependant à travers l'intelligence pour émouvoir nos sens et jusqu'à notre peau.

Ce livre est le mal nommé. Parce que ce n'est pas de la prose. Et puis parce que cette poésie est précieuse à plus d'un titre : et tout d'abord à ses lecteurs.

ALEXANDRE PAPADOPOULO

# LA VIE LITTÉRAIRE À PARIS

---

## I.—WEEK-END A ZUYDCOOTE

**V**oici venir l'époque des grandes quêtes, pour les critiques et pour les membres des jurys littéraires, qui auront, en fin d'année, traditionnellement, à couronner des talents nouveaux ou confirmés, à signaler à l'attention du public les œuvres marquantes de l'année.

Sur ce lent et consciencieux travail de recherches, de dépouillement, de classement et de découvertes, il est sans doute prématuré de s'étendre ; cependant il est permis de mettre dès maintenant en valeur un roman et un écrivain, dont l'œuvre semble avoir fait une très grosse impression dans les milieux où se font, en toute équité, les renommées sûres.

L'œuvre porte ce titre : *Week-end à Zuydcoote*.<sup>(1)</sup> Le romancier se nomme Robert Merle. Ce n'est pas, à vrai dire, un inconnu. De lui, on sait qu'il est né à Tebessa, dans le département de Constantine, au mois d'août 1908 ; qu'il passa son enfance en Afrique du Nord, qu'il fit, à Paris, ses études classiques jusqu'à sa licence en philosophie ; qu'il s'intéressa à l'étude de la langue et de la littérature anglaises ; qu'il prépara ensuite une agrégation d'anglais ; et qu'il fut envoyé comme assistant à l'Université de Cleveland. Revenu en France, où il passa brillamment son agrégation,

---

(1) Gallimard ed., Paris 1949.

il occupa des postes d'enseignement à Bordeaux, Marseille et Paris, où il présenta et publia sa thèse sur *Oscar Wilde*. Vint la guerre. Mobilisé, il fut désigné comme agent de liaison avec l'armée britannique ; et, à ce titre, il assista à la retraite de Dunkerque. Prisonnier, il fut rapatrié en 1943. Actuellement, ce débutant littéraire de quarante ans bien révolus est maître de conférences à l'Université de Rennes, où il a fondé un théâtre d'amateurs et fait jouer par ses étudiants un drame en sept tableaux : *Flamenco*, inspiré de *The White Devil* de John Webster. Les chroniqueurs indiscrets ajoutent que Robert Merle est très sportif et que son passe-temps favori consiste à décorer son appartement...

Son activité littéraire s'est décantée dans des essais, dans des ouvrages critiques ainsi que dans quelques œuvres théâtrales. Son premier roman, dont les extraits avaient paru dans *Les Temps Modernes*, la Revue de Jean-Paul-Sartre, a provoqué, dès sa publication en librairie (1) un très vif succès de critique. *Week-End à Zuydcoote* est le livre dont on parle avec insistance et en général avec une extrême faveur, dans les remous divers que provoque la "rentrée parisienne" après les grandes vacances torrides de 1949.

C'est que le premier roman de Robert Merle se recommande à l'attention et à la discussion pour plusieurs raisons. La première, on la trouve dans le fait que *Week-End à Zuydcoote* est un livre de guerre et qu'on réputait, trop vite et trop facilement, le genre comme tari, éculé, plein de redites et d'intérêt désormais secondaire ; on avait eu trop de relations, trop de confessions, de témoignages personnels d'une facture passe-partout, sans portée et même sans objet. Pour un peu, on eût définitivement condamné cette littérature dite "de guerre", dont on n'attendait les retours, en grâce et en force, que dans plusieurs années,

avec le bénéfice des bienfaits reculs. La seconde raison, on la tire de la présentation même de ce roman, que beaucoup de commentateurs considèrent comme ayant été empruntée à une technique étrangère, sous l'influence, entre autres, du roman américain. La troisième raison, la quatrième... ; elles se présenteront aisément lorsqu'on aura pénétré cet ouvrage, concis comme un documentaire, et dont l'action, réduite à des péripéties ultra-rapides, se déroule très exactement en trente-six heures, pendant la bataille de Dunkerque. Cependant, dans le cadre de cette durée, de ce *Week-end* (entré dans notre terminologie pour désigner le repos et la libération réparateurs des fins de semaine bourgeois) amenuisé, l'auteur prend suffisamment de champ pour établir la stupidité et l'horreur de la guerre, sa grandeur maligne et sa bouffonnerie, son déconcertant attrait, l'ouverture de toutes les écluses par où se précipitent les instincts, la beauté innée de certains sentiments, qui confèrent heureusement à l'homme certaine noblesse au sein des plus inimaginables débordements.

Et ce livre reprend encore du prix et du poids au moment où l'ensemble de la vie littéraire se trouve saturée par l'immense production des mémoires justificatifs et kilométriques, que publient les journaux, des mises au point, des souvenirs et des explications en provenance des grands chefs militaires et politiques, toutes publications qui apportent d'ailleurs à l'Histoire des documents indispensables à son rigoureux inventaire ou établissement. Or, le roman de 283 pages de Robert Merle délivre, dans l'ordre de la confession personnelle, humaine, psychologique, un accent autrement profond, direct, émouvant, si tant est que le désir de confession personnelle semble toujours dû à l'une des formes de la révolte : contre la société, contre la condition humaine, contre Dieu. Ici, ce pourrait

être contre la guerre, si la guerre était demeurée à la mesure de l'homme. Déjà Fabrice dans *La Chartreuse de Parme* ne pouvait apercevoir et ressentir que ce qui lui offrait un modeste coin du champ de bataille de Waterloo ; dans ce *Week-End-ci*, la guerre apparaît comme une sorte de gigantesque et sanglante machine qu'auraient mise en marche d'impuissants apprentis-sorciers. Ajoutons que le livre est impersonnel ; que l'auteur n'y apparaît pas et qu'il n'a besoin que de quatre ou cinq personnages détachés du fond de la foule grouillante et dans quelques heures tragiques, (du samedi matin au dimanche soir), pour nous faire saisir la signification du drame qu'il s'est proposé de peindre.

Quatre combattants français, quatre copains, sont, dans cette portion de Zuydcoote, pris au piège, "faits comme des rats", remâchant quelques provisions et surtout quelques souvenirs, obsédés par la pensée de leurs foyers, subissant, acceptant la défaite, attendant avec résignation les troupes ennemies qui n'auront qu'à "les cueillir"... Les événements réels de Dunkerque, investi, pilonné, en mai 1940, revivent dans cette atmosphère qu'ont connue des milliers de soldats, au terme d'une retraite harassante, privés de chefs, démunis d'armes et surtout sans discipline et sans loi, émiettés en d'innombrables groupes. Le groupe de ce *Week-End à Zuydcoote* est dominé par Maillat, qui est, dans le récit, le personnage-conducteur ; c'est par rapport à lui que vont s'ordonner les événements.

Ce Maillat, assez mystérieux et dont on ne saura pas exactement ce qu'il fait "dans le civil", est sergent-chef ; on le devine comme étant un jeune intellectuel intelligent, désabusé, bien nanti par la fortune, cultivé, habitué à débattre avec sa conscience les cas qui lui paraissent en valoir la peine. Il parle plusieurs langues, et notamment l'anglais. La guerre l'a séparé de tout ;

son seul objectif est "de ne pas être tué au cours du match", où il se refuse en somme à être un des participants, et dont il serait plutôt le spectateur. Cette mentalité de "spectateur" se retrouve, plus ou moins accusée, chez ses compagnons auxquels le lie une amitié de "popote". Aux choses adverses, ce groupement, évidemment factice, semble devoir opposer quelque résistance ; or il se désagrège très vite : Alexandre, rude et pudique, est tué ; Dhéry se camoufle en civil et songe à organiser son "marché noir" ; l'abbé Pierson rejoint un autre prêtre... Maillat prend place à bord d'un cargo anglais, coulé aussitôt par les bombes. Après avoir rejoint la côte à la nage, il atterrit à Bruay-les-Dunes, se réfugie dans une maison que Jeanne, son occupante, une très jeune fille, ne veut pas abandonner, par souci ménager ; il aura à intervenir pour la protéger contre deux brutes qui veulent la violer ; il les tue ; et finit lui-même par prendre celle qu'il avait sauvée de la souillure. Tous deux périssent, peu après, sous le bombardement... Tel est, en gros, la trame de ce récit, qui ne ralentit pas, va comme le feu, saute comme la poudre et apporte cette évidence que l'on est d'abord dans un univers où le bouleversement des valeurs est total, absolu.

De bout en bout, pour nous conter ces histoires remplies de "bruit et de fureur", d'horreurs et de sang, Robert Merle n'abandonne pas une sorte de miraculeux naturel : c'est-à-dire que les acteurs de ce drame, à la fois prodigieux et très simple, demeurent naturels ; qu'ils sont, dans l'approximation de notre contrôle psychologique, à la fois vrais et véridiques... Certaines critiques, et des plus notoires, ont pu se demander d'où le romancier-débutant tenait cette maîtrise, cet art de dissimuler et de livrer, dans le même temps l'essentiel, de faire parler "cru" et même "obscène", et soudain de rendre à la langue son apprivoisement

qu'utilisent des êtres redevenus, pour un temps bref, sociables. Est-ce au roman américain que l'auteur de *Week-End à Zuydcoote* a emprunté ses procédés de composition et de cadence accélérée ? On a cité les noms de Faulkner et de Steinbeck. Pour nous, Robert Merle conjugue la verve d'un Marcel Aymé et la pétulance d'un Jacques Perret, sur un registre supérieur de vérité humaine, non parodique comme pour Aymé, non féérique comme pour Perret. Le vrai mérite de ce livre qui, à notre sens, reste très français de ton, c'est qu'à la manière des grands romanciers, Robert Merle délivre de grandes vérités humaines, au-delà de l'anecdote ; et ces vérités sont que les possibilités de l'homme sont bien plus considérables que l'homme ne le suppose lui-même ; que dans la bassesse et la grandeur, dans l'amour et la haine, dans la cruauté et la pitié il peut, presque indéfiniment, reculer ses limites ; — ces limites que la vie normale, dite vie en société, fixe et maintient avec tant de peine, à l'aide d'artifices plus ou moins admis, plus ou moins respectés et qui sont prêts à sauter quand souffle l'ouragan déchaîné par d'autres hommes.

On conçoit l'étendue et l'importance des réflexions que suggère un tel ouvrage. On comprendra pourquoi *Week-End à Zuydcoote* est le livre dont on parle — et dont on parlera, beaucoup encore, dans les semaines à venir.

## II.—HERVÉ BAZIN, romancier "noir"

Dans une littérature qui vit, c'est-à-dire qui évolue, le problème des relèves, des relais, des remplacements se pose toujours avec une pressante actualité. Quels sont les jeunes ou les débutants qui, par leurs premières œuvres, attestent suffisamment de talent et de qualités



pour faire carrière valable et soutenue ? Pratiquement, on peut dire que Jean-Paul Sartre et Albert Camus représentent un "moment" de la génération qui suivait celle de Montherlant et de Drieu. Depuis la Libération, dans la génération actuelle, un Jacques Perret et un Marcel Aymé se sont définitivement imposés, en prenant légèrement figure d'aînés. Quels sont ceux qui se présentent pour la "suite" ? Peu de noms se détachent (dans le domaine du roman, champ des présentes investigations) : un Roger Peyrefitte, un Jean-Jacques Gautier, un Maurice Druon, un Jean-Louis Curtis, un Serge Groussard, dont les récents ouvrages maintiennent la lancée initiale.

Désormais, un autre nom se présente avec plus de netteté encore : celui d'Hervé Bazin. En quinze mois, cet écrivain de trente-deux ans, qui, avant de se vouer aux Lettres, dût recourir pour vivre, à de nombreux métiers, et dont on retient la parenté avec René Bazin, a su se hisser au premier rang, dans une atmosphère de résistance et de combat. Son premier roman, publié en 1948, intitulé *Vipère au Poing* a connu un retentissement considérable. La critique parlée ou écrite, officielle ou officieuse, s'empara de cet ouvrage, avec une réelle passion, tandis que les Jurys littéraires s'abstenaient de couronner une œuvre réputée volcanique. Les débats furent retentissants, ils durent encore, dans la mesure même où ce livre dur, dru, puissant (et dont le succès de vente se poursuit) peut encore provoquer des querelles, des enthousiasmes ou des attaques vigoureuses. "—Scandale, impudeur" disent les uns ; "Nouveauté, hardiesse, descente aux enfers" assurent les autres. En fait, de quoi s'agit-il ?

Dans *Vipère au Poing*, Hervé Bazin a abordé un sujet difficile et d'atroce inspiration. En le traitant sans concession, il semble avoir voulu renchérir sur la naturelle horreur que peut engendrer le thème traité

par lui sans ambages, avec une vigueur, une netteté impressionnantes. Le respect filial, l'amour maternel sont des sujets que les écrivains ont presque toujours respectés. Jules Renard, avec son *Poil de Carotte*, ouvrait une timide brèche dans cette citadelle des sentiments traditionnels et constants de l'humanité — de celle qui tient compte de l'individu et de "l'honneur de l'homme". Or, Hervé Bazin n'a pas craint de sonder l'abîme que peut constituer la haine, réciproque ou non, des parents et des enfants. Son premier roman, aux accents d'une sorte d'autobiographie, plonge dans le cas extrême d'un de ces drames domestiques : une mère entreprend contre ses trois enfants, trois garçons, une lutte farouche, avec une cruauté qui ne se relâche pas et une perfidie inlassable. De leur côté, les enfants, — surtout le cadet, Jean, le meneur de jeu qui est supposé avoir écrit le récit de *Vipère au Poing* — passent à l'offensive et rendent coup pour coup, à tel point que la mère doit compter avec l'ennemi... Avec le recul, et les passions étant moins vives, on peut poser équitablement que, par sa forme, son style, ses arrangements et une sorte de noblesse dans la noirceur, ce roman constitue un document humain d'une exceptionnelle franchise, une "déposition" d'un caractère très particulier, car l'auteur ne s'est jamais défendu d'avoir voulu lessiver le linge familial sur... la place publique. D'où évidemment une manière de gêne pour ceux qui font passer la morale tout court avant l'expression littéraire. De ce livre orgueilleux, mais dénué de forfanterie, on devait retenir qu'une grande bouche d'ombre, aux paroles parfois excessives, s'était ouverte. Littérairement, l'œuvre était valable. Un romancier de qualité entrait dans le circuit. Pouvait-il donner autre chose ?

La question est désormais jugée. A peine, et à moitié épuisée la vogue de *Vipère au Poing*, Hervé Bazin

vient de publier dans la nouvelle collection des “Cahiers Verts”, chez Grasset, son second roman : *La Tête contre les Murs*. Sans rencontrer autant de résistance qu’avec son atroce histoire de famille, le jeune écrivain, s’il se voit confirmé par l’ensemble de la critique dans sa veine de romancier, soulève encore, par le fait même de son sujet, des polémiques assez vives.

Dans *La Tête contre les Murs*, Hervé Bazin narre l’histoire, on serait tenté d’écrire, “la carrière” d’un fils de magistrat, que son hérédité et sa faiblesse de caractère conduisent à commettre une série de sottises — lesquelles vont en s’aggravant. Dès lors, son héros, Arthur Gérane, passera le plus clair de sa vie dans des asiles. Ici encore, l’écrivain se porte et fixe son lecteur sur un cas extrême, un cas-type : celui d’un aliéné mental complet. Dompté enfin, Gérane sombrera dans le gâtisme, après avoir pris ses “invalides” de fou incurable. On trouve donc dans ce livre, un remarquable documentaire sur les asiles et sur les hôpitaux psychiâtriques. Lieux, personnages, (malades, infirmiers, médecins), les aléas des routines quotidiennes, la monotonie des temps inutiles sont rendus magistralement par un écrivain qui sait peindre avec vérité et s’entourer de toutes les garanties de l’exactitude extérieure. Sur le monde proprement dit de la folie, les avis sont partagés : certains critiques reprochent à Hervé Bazin de ne pas avoir, dans ce domaine, suffisamment approfondi son sujet ; d’autres, par contre — et nous sommes personnellement avec eux — estiment que ce livre très riche fait bon marché des traditionnels clichés sur un état dont la science connaît elle-même mal les limites et les développements. Abordant un sujet difficile, Hervé Bazin nous fait pénétrer dans l’univers à peu près inconnu des hôpitaux psychiâtriques ; ce n’est pas à lui, au romancier, de nous dire si son Gérane est effectivement, réellement un “fou”. Il

nous présente un modèle avec sa fatalité. A nous de pencher sur l'un et d'essayer d'élucider l'autre. Au médecin, au sociologue, au juge, au législateur de se prononcer encore sur les aspects physiologiques, techniques, juridiques, judiciaires que peut soulever un tel destin. On conçoit la valeur d'un tel ouvrage, dans toutes ses incidences.

Peut-on cependant penser qu'Hervé Bazin, par le choix de ses sujets, entend demeurer un "romancier noir" — c'est-à-dire uniquement attiré par ce qu'il y a de bas, d'exceptionnel, et d'affreux dans la vie humaine ? Certes il y a quelque chose d'impitoyable et même de féroce dans cet impétueux talent de révolté ; mais il y a aussi une lucidité qui laisse penser qu'après s'être délivré de ces premières images, le romancier de *Vipère au poing* et de *La Tête contre les Murs* est capable de donner, de notre monde pantelant, d'autres visions moins pessimistes et moins systématiquement désolantes et pitoyables. Il serait, en tout cas, injuste après cette double épreuve, de disputer à Hervé Bazin l'éclat d'une incontestable réussite.

PIERRE DESCAVES.

### III.—JEAN-PAUL SARTRE : Situations (1)

Le genre littéraire de l'*essai* a toujours joué dans la littérature française un rôle privilégié : à mi-chemin entre l'œuvre d'imagination — lyrique ou romanesque — et la philosophie proprement dite, l'*essai* présente une recherche intellectuelle dépouillée de toute prétention dogmatique et exposée en une langue accessible. Les Français se méfient de l'esprit de système

---

(1) éditions Gallimard, Paris 1949.

des métaphysiciens, et redoutent leur vocabulaire technique. De Descartes, ils retiennent le principe des idées claires plutôt que la preuve ontologique ; et l'œuvre de Montaigne ou de Pascal tient dans la pensée des intellectuels français une place comparable à celle de Kant ou de Hegel chez les Allemands, plus spontanément métaphysiciens.

Les essais de Jean-Paul Sartre, groupés sous le titre très révélateur de "*Situations*" et dont vient de paraître le troisième volume (1), jouent pourtant par rapport à la pensée de leur auteur un rôle tout autre que les œuvres de la plupart des essayistes. L'essayiste français se refuse par principe à la systématisation et à la discipline philosophique : qu'il s'agisse d'André Suarès, de Jean Prévost, de Jean Guéhenno, nous retrouvons la même méfiance à l'égard de la métaphysique abstraite. Les métaphysiciens de leur côté recourent rarement à ce style de pensée plus libre, plus spontané, mais aussi plus littéraire dans son expression. L'originalité des essais de Jean-Paul Sartre, c'est qu'ils sont l'œuvre d'un métaphysicien, qui, — accident unique peut-être dans toute l'histoire de la philosophie — est en même temps un romancier et un grand auteur dramatique. Entre l'œuvre dogmatique, accessible à un public restreint de spécialistes qu'est *l'Etre et le Néant*, et son œuvre littéraire qui, avec *Les Chemins de la Liberté* ou *Les Mains Sales*, a conquis le plus large public, les méditations et les réflexions critiques de *Situations* forment, si l'on peut dire, un chaînon intermédiaire, où la pensée du philosophe se tourne vers les expressions actuelles et concrètes de l'existence, assouplit son langage, cherche à communiquer avec le grand public cultivé. C'est sans doute à travers les pages de *Situations* qu'un lecteur qui n'est pas spécialiste de philosophie pourra entrevoir le plus clairement les thèmes directeurs de l'existentialisme sartrien. Car

ses romans ou son théâtre, qui dans l'esprit de Sartre devaient aussi présenter des illustrations concrètes de sa pensée, risqueraient fort de donner une image dramatiquement noircie de la condition humaine, et de présenter comme un pessimisme et même un "nihilisme" une philosophie foncièrement humaniste, tournée vers la liberté, consciente de la grandeur et de la responsabilité humaines.

\*  
\* \*

*Situations* est un mot-clé de la pensée sartrienne : l'homme est toujours "en situation", c'est-à-dire qu'on ne doit jamais le considérer comme cet être abstrait, intemporel, défini par sa raison et ses passions qu'avait forgé le rationalisme classique. Sa situation, c'est la structure historique et sociale dans laquelle chaque conscience est insérée et par rapport à laquelle se forgera sa personnalité ; on ne choisit pas son époque, dit Sartre, on se choisit en elle.

Les trois volumes parus révèlent une évolution de la pensée de Sartre, depuis la littérature jusqu'aux problèmes plus largement humains : le premier tome était consacré à un ensemble d'œuvres littéraires récentes, à travers lesquelles se dessinait déjà le profil de la condition humaine ; le second, intitulé *Qu'est-ce que la littérature ?* élargissait le débat en étudiant la fonction humaine de la littérature et le rôle de l'écrivain dans la société. Après avoir attaqué les problèmes humains à travers leur "réfraction" littéraire, Sartre les aborde directement dans *Situations III* : la première partie est consacrée à la situation française sous l'occupation ; puis c'est une série d'impressions de voyages et d'analyses de la vie américaine ; la partie centrale, plus directement philosophique, intitulée *Matérialisme et Révolution*, contient une critique systématique du ma-

térialisme dialectique dont Sartre confronte les expressions modernes avec la dialectique hégélienne et la première doctrine marxiste ; enfin un article intitulé *Orphée Noir*, qui devait servir d'introduction à une antologie de la poésie nègre de langue française, traite un problème littéraire, mais en montrant comment, fait unique dans la poésie moderne, la poésie nègre a aujourd'hui une véritable fonction sociale, renoue la tradition lyrique et musicale nègre, et permet aux noirs de prendre conscience d'eux-mêmes en face des blancs.

Les pages de Sartre sur l'individualisme et le conformisme aux Etats-Unis, et sur New-York, qui associent les impressions du voyageur aux analyses du philosophe, sont sans doute parmi les plus pénétrantes et les plus compréhensives qui aient été écrites par un Français à propos de la civilisation américaine : alors que chez les Français l'individualisme est un comportement naturel, une sorte de droit inaliénable, aux Etats-Unis c'est le conformisme qui est à la base de la société. Il s'agit d'ailleurs d'un conformisme d'esprit rationaliste : il n'est pas un slogan publicitaire, remarque Sartre, qui ne soit accompagné d'un bref commentaire ou d'une image justificative. Mais surtout, pour l'Américain le conformisme n'exclut pas l'individualisme. On se méfie de l'individu solitaire, insuffisamment intégré à son groupe social, mais on favorise — et beaucoup plus qu'en Europe — l'individualisme encadré où l'individu s'exprime à travers sa collectivité professionnelle ou sociale ; c'est dire que la "personnalité doit se conquérir, qu'elle est une fonction sociale ou l'affirmation de la réussite". Cette conception américaine d'une personnalité qui se forge et se conquiert se rapproche assurément davantage de la pensée sartrienne que l'individualisme anarchique de certains écrivains français.

Certains lecteurs reprocheront peut-être aux essais de Sartre d'être davantage une philosophie appliquée que la pensée spontanée qui caractérise généralement ce genre littéraire. Sans doute aussi ses analyses ne se justifient-elles entièrement qu'en fonction de sa doctrine philosophique. Mais on ne saurait demander à un métaphysicien de faire abstraction de son système. On reconnaîtra, je crois, avec plus de justesse, que sa volonté d'appliquer sa pensée aux situations concrètes de la civilisation donne la preuve d'un singulier effort de lucidité intellectuelle, qui permettra peut-être un jour de mieux comprendre combien la pensée philosophique abstraite est étroitement solidaire des conditions concrètes de l'existence. Et c'est là sans doute l'apport le plus authentique de l'existentialisme sartrien.

JEAN-LOUIS BRUCH



# *la santé du théâtre*

*Les nombreux acteurs amateurs de théâtre de langue française que l'on compte en Égypte seront très intéressés par l'article de Jean-Jacques Bernard.*

*Il nous semble que les troupes d'amateurs du Caire et d'Alexandrie auxquelles on doit tant de pièces montées avec succès et qui comptent dans leurs rangs des éléments de valeur auraient dû être représentées aux Congrès qui se tenaient. Elles auraient témoigné, sans aucun doute avec le plus grand succès, de la qualité du théâtre d'amateur de Langue française en Égypte.*

P our être moins bruyantes et moins spectaculaires que les compétitions qui rassemblent chaque année les amoureux du sport, celles qui réunissent les amoureux du théâtre n'en sont pas moins ardentes. Certains diront : "Ceci console de cela". Jugement assez arbitraire : le sport a sa grandeur qui n'est pas celle du théâtre, et l'on ne peut pas attendre des foules qu'elles vibrent pour les comédiens comme pour les cyclistes ou pour les boxeurs. Il y eut, il est vrai, des spectacles exceptionnels où le sport et le théâtre purent se rencontrer ; il y eut surtout autrefois un petit peuple privilégié qui sut unir dans des rassemblements périodiques ces deux formes de divertissements collectifs. On a de nos jours ressuscité les Jeux Olympiques : mais le théâtre y fut oublié.

Envisagé non comme une profession, mais comme un divertissement, et ses amoureux désintéressés

LES ARTS -- LA MUSIQUE

étant non spectateurs, mais acteurs, le théâtre prend une résonance particulière dans les concours où s'affrontent les sociétés d'amateurs. On attache parfois à ce mot d'amateur un sens un peu péjoratif. "Faire un travail d'amateur — C'est très bien pour des amateurs — Ça sent trop l'amateur, etc. Mais l'injustice d'une telle déformation apparaît dès que l'on se souvient qu'amateur vient du latin "amare", tout comme "amour" et "amitié". L'Amateur est un homme qui fait du théâtre parce qu'il l'aime. Les sociétés d'amateurs ont remis ce mot en honneur. Elles n'en ont jamais cherché d'autre, sachant qu'il n'y en a pas de plus beau.

Par leur désintéressement même, elles nous apportent le meilleur témoignage de la santé du théâtre, de sa persistance au cœur des hommes, du besoin profond auquel il répond. Car rien n'oblige, n'est-ce pas ? cet avocat, cet industriel, ce notaire, cet architecte, ce commerçant, rien n'oblige cet artisan, cet ouvrier, cet employé, à consacrer tous leurs loisirs, à prendre sur leurs nuits, parfois, pour préparer des spectacles, à grouper des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, animés de la passion du théâtre.

On sait quelle extension a prise le mouvement depuis le début du siècle. Certes, il y eut de tous temps, et partout, des sociétés d'amateurs ou de petites compagnies qui se groupaient dans de grandes ou de petites villes, voire dans des villages. Il est des pays du midi, comme l'Espagne, où on les voit jouer sur les places, et des pays du nord où elles jouent dans les granges. Ce qui est nouveau, c'est l'organisation méthodique, le rassemblement des Amateurs, sur le plan national, puis international. Les Sociétés se sont groupées en Fédérations qui ont pris des contacts entre elles. Les Fédérations de langue française — Belgique, France, Suisse-Romande — ont créé un co-

mité international. Elles s'abouchent maintenant avec des Fédérations d'autres langues : au dernier congrès du comité, à Versailles, sont venus des délégués d'Angleterre, de Scandinavie, des Pays-Bas et de Belgique flammande.

Les concours sont le test le plus intéressant de la vitalité du mouvement. Le Trophée Royal donne chaque année aux Sociétés de Belgique une magnifique occasion d'émulation. A Genève, les Sociétés de Suisse-Romande se sont rencontrées au printemps dernier, et à Aix-les-Bains cinquante sociétés de langue française ont participé à un concours singulièrement brillant ; l'une d'elles, "les Amateurs de Théâtre Français", était même venue d'Helsinki.

Ceux qui ont assisté au concours d'Aix-les Bains ont été frappés de la qualité de certaines Sociétés. Il n'est pas indifférent pour la culture française que plusieurs compagnies se soient révélées capables d'interpréter avec intelligence et tact des auteurs aussi délicats que Musset, et surtout Marivaux. Il n'est pas indifférent, non seulement d'un point de vue artistique, mais d'un point de vue social, qu'un groupement comme "l'Aurore", qui est la Société d'Amateurs du Métropolitain de Paris, ait fait le voyage d'Aix-les-Bains avec deux sections, l'une dramatique — qui joua notamment *l'Épreuve* de Marivaux et l'autre lyrique, accompagnée d'un orchestre complet, qui donna des sélections de *Carmen*.

L'intérêt suscité dans les milieux officiels par de telles manifestations se traduit déjà par l'adoption d'une idée lancée à Versailles l'an dernier : faire de Versailles un centre permanent, une sorte de capitale du Théâtre Amateur. L'idée, pour séduisante qu'elle fût, pouvait, à première vue, paraître théorique. On peut bien organiser chaque année un concours ou un gala dans le cadre ravissant du Théâtre Montansier :

ce n'est pas encore cela qui fait une capitale. Aussi bien, un projet plus concret a-t-il été élaboré cette année: créer à Versailles une Maison de l'Amateur. Bruxelles a déjà la sienne, avec une bibliothèque théâtrale remarquable. La Maison de Versailles, ouverte aux amateurs de tous pays, sera précisément ce centre permanent, ce foyer, ce lieu de rencontre qu'une Municipalité agissante souhaite créer. L'enthousiasme avec lequel le projet a été accueilli par les représentants des pays qui se sont rencontrés récemment à Versailles — et parmi lesquels se trouvait l'attaché culturel du Canada — est un gage de réussite. La Maison de l'Amateur de Versailles ne sera certes pas inaugurée demain. Mais nous pouvons maintenant être assurés qu'elle le sera, apportant à tous les fervents du théâtre un témoignage, peut-être modeste, mais sûr, qu'en dépit de tant de forces contraires et de concurrences, en dépit des sports et du cinéma, en dépit de la vie chère, en dépit de ses mauvais prophètes et surtout de ses mauvais marchands le théâtre jouit encore d'une santé robuste.

Nous savons par expérience combien de telles réalisations sont assurées, en Belgique et en Suisse, de la sollicitude active des Pouvoirs Publics. Aussi est-il important de souligner qu'en France les projets versaillais ont éveillé des échos chaleureux aussi bien au Ministère de l'Education Nationale qu'au Ministère des Affaires Etrangères. La Direction des Relations Culturelles, par l'aide d'une subvention importante, a permis la réunion de ce congrès de Versailles qui fut si riche d'espérances.

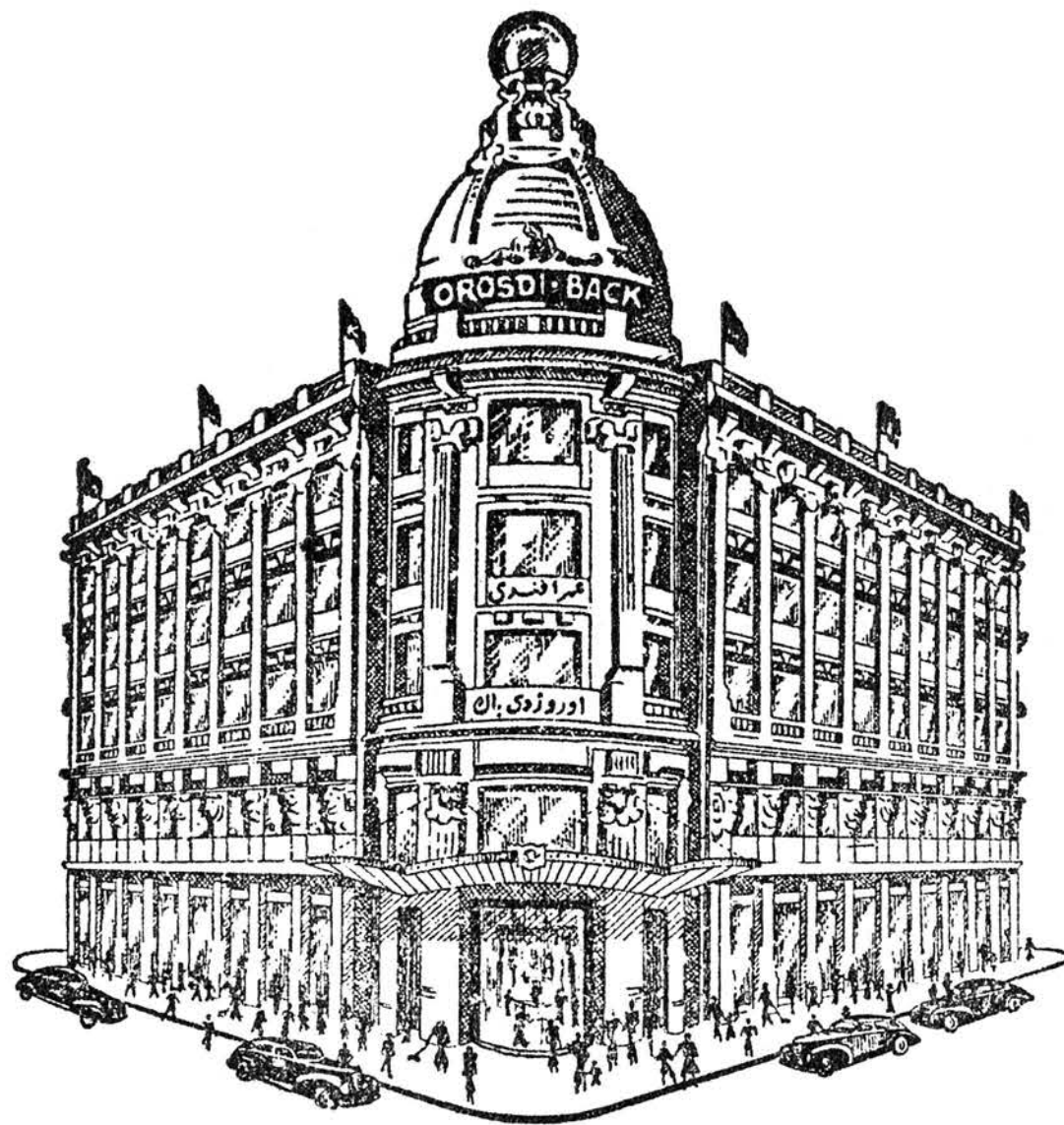
JEAN-JACQUES BERNARD  
*Président du Comité International  
des Fédérations Théâtrales d'Amateurs  
de langue française.*

• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

**NOUVEAUTÉS**

**D'HIVER**

AUX  
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID

# **COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS**

**Siège Social : Paris — 14, Rue Bergère**

---

## **AGENCES EN EGYPTE**

**ALEXANDRIE**

**LE CAIRE**

**PORT-SAID**

**R. C. 255**

**R. C. 360**

**R.C. Canal II**



**TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE**  
**Ouverture de Crédits Documentaires**



**AGENCES EN FRANCE**  
**EN GRANDE-BRETAGNE — EN BELGIQUE**  
**AUX INDES ANGLAISES — EN AUSTRALIE**  
**A MADAGASCAR — EN TUNISIE**



**Filiale à New-York**

**THE FRENCH AMERICAN  
BANKING CORPORATION**

**31, Nassau Street**

# **BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE**

Société Anonyme Egyptienne

---

<b>Capital Souscrit</b>	<b>L.Eg.</b>	<b>1.000.000.—</b>
<b>Capital Versé</b>		<b>500.000.—</b>
<b>Réserve</b>		<b>200.000.—</b>



Siège Social au Caire, 45, Rue Kasr el Nil.  
Siège à Alexandrie, 16, Rue Talaat Harb Pacha.



**TRAITE TOUTES  
OPÉRATIONS DE BANQUE**



Location de coffres privés modernes dans  
une chambre forte.



R.C.C. 39

R.C.A. 692

*Assurances sur la Vie*

**L'UNION = VIE**

---

LE CAIRE :  
7, Avenue Fouad 1er

R.C.C. 4054

---

ALEXANDRIE :  
1, Rue Debbanné

R.C.A. 10036



# Améliorations...

➤ UNE ORIENTATION PLUS PRÉCISE RÉPONDANT UN BESOIN PROFOND. DE NOUVELLES RUBRIQUES RÉGULIÈRES : PARU EN LANGUE ARABE.— LIVRES D'ÉGYPTE DE LANGUE FRANÇAISE. — LA VIE LITTÉRAIRE A PARIS.— LES ARTS, LA MUSIQUE.— CHRONIQUE CULTURELLE D'ORIENT. LE CAIRE, CAPITALE DE CIVILISATION.

◆ *Nos lecteurs apprécient sans doute déjà l'amélioration considérable de notre présentation. Mais notre effort sera constant et, avec chaque numéro, on pourra constater de nouveaux raffinements dans la mise en page, plus d'illustrations, etc....*

◆ DEUX TRÈS IMPORTANTS NUMÉROS SPÉCIAUX, ASSURÉS DES PLUS HAUTES COLLABORATIONS, CÉLÉBRERONT LES MILLÉNAIRES D'AVICENNE ET DE L'UNIVERSITÉ D'AL AZHAR. CES NUMÉROS SERONT ÉDITÉS SUR PAPIER TEINTÉ DE GRAND LUXE. *Nos abonnés recevront ces exemplaires sans aucun supplément.*

◆ *Ces améliorations entraînent des frais supplémentaires très importants. Pour couvrir partiellement ces dépenses, l'abonnement annuel à la Revue du Caire est porté, à partir de Novembre 1949 à P.T. 150, et le prix du numéro ordinaire à P.T. 15. Les numéros spéciaux seront mis en vente à P.T. 50, chacun.*

NOS ABONNÉS RÉALISENT  
UNE ÉCONOMIE DE 40%.

LA  
REVUE DU CAIRE

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

3, RUE NEMR, LE CAIRE

Tél. 41586

---

LE NUMÉRO : 15 PIASTRES.

---

Abonnements pour l'Égypte P.T. 150;  
pour l'Étranger, PT. 175.

---

*N.B.* — LE DIRECTEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 11 h. sauf les samedi et dimanche.